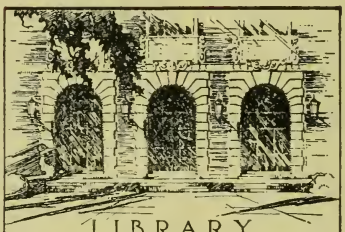
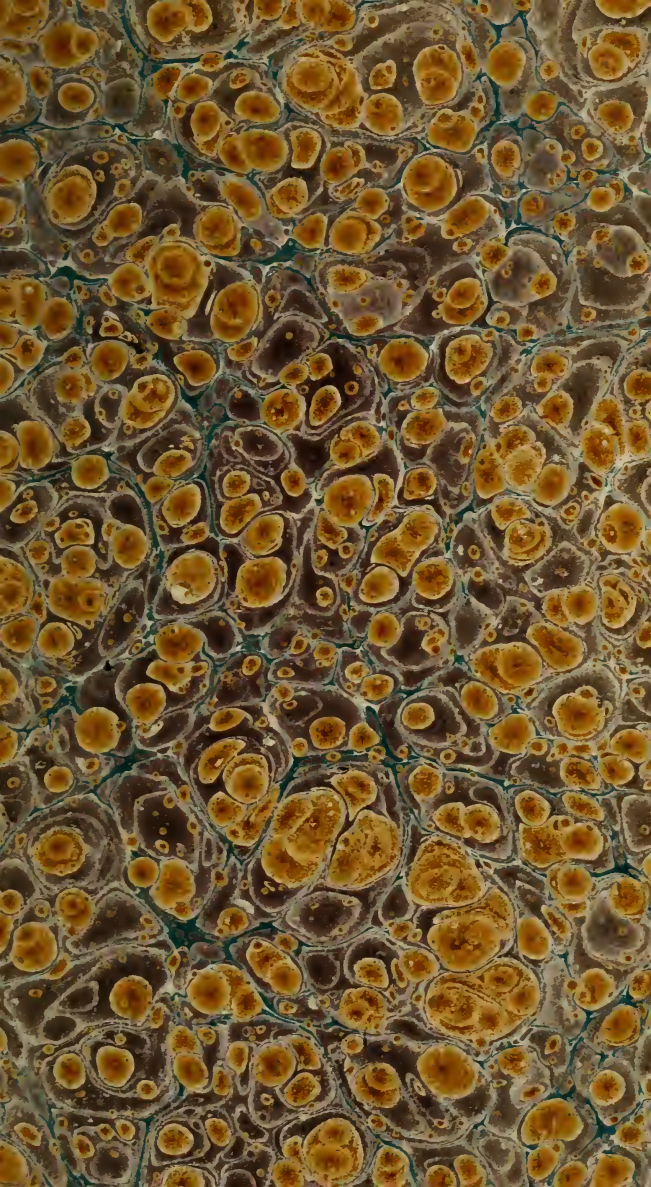
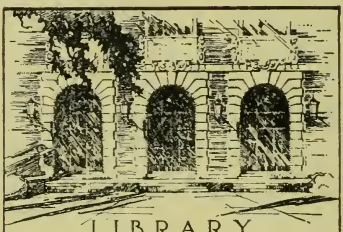
823
N78 mF
v.3



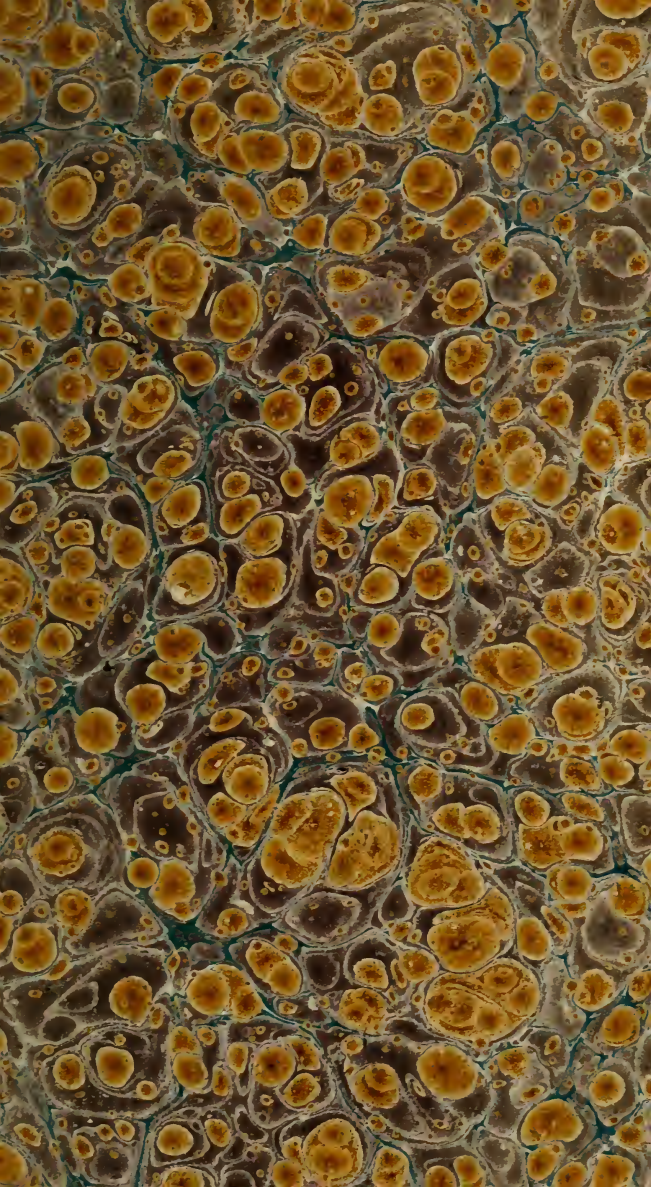
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

823
N78mF
v. 3





LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS
823
N78mF
v. 3



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

http://www.archive.org/details/mathildeoulesang03norm

MATHILDE.

IMPRIMERIE D'A. BÉRAUD,
RUE DU FOIN-SAINT-JACQUES, N°. 9.

MATHILDE

OU

LES ANGLAIS EN ITALIE;

Roman du Jour,

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE LORD NORMANBY,

PAR

LE TRADUCTEUR D'ÉLISA RIVERS, D'OSMOND, ET DES ÉPREUVES DE MARGUERITE LINDSAY.

« Blush I not?
Can you not read my fault writ in my cheek?
Is not my crime there? » —

TOME TROISIÈME.

Paris,

DENAIX, LIBRAIRE,

RUE DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ, Nº 62.

1826.

823
N78mF
v.3

MATHILDE.

CHAPITRE I.

Les jours succédaient aux jours, les semaines aux semaines; et lord Ormsby continuait toujours à venir voir Mathilde chez elle le matin, et le soir dans sa loge à l'Opéra. Il n'y avait rien dans leurs rapports ensemble qui pût tourmenter la conscience de Mathilde ou attirer l'observation des autres. Car telle est la facilité des

arrangemens de société, en pays étranger, qu'entre les personnes du même rang, on a plus de peine à s'éviter qu'à se rencontrer. Les progrès de l'intimité sont là naturels, spontanés, exempts de toute contrainte, semblables à ceux de la brillante végétation de ce charmant pays.

La société n'a pas besoin d'être *forcée*, comme dans les salons bien échauffés de Londres, ou quand on s'est donné des peines infinies pour *élaguer* ou pour *greffer*, qu'on a pris des soins continuels pour *abattre* d'un côté et pour *tailler* de l'autre; les relations sociales arrivent bientôt à leur plus grande perfection artificielle.

Mais bien que les usages du pays

dans lequel elle était alors, empêchassent Mathilde de sentir l'inconvenance de voir tous les jours lord Ormsby, cependant il arriva quelques circonstances qui vinrent par degrés lui ouvrir les yeux, et lui montrer l'imprudence d'une aussi grande intimité. Sans qu'elle s'en aperçût elle-même, il se trouvait toujours qu'elle répétait plus souvent les morceaux de musique qu'il aimait le mieux ; tandis qu'elle se persuadait que c'étaient ceux qu'elle chantait le moins bien, les plus indifférens remarquaient combien son exécution et son goût s'y montraient plus parfaits que dans aucun autre. Involontairement aussi elle se surprenait, copiant et recopiant sans cesse un beau portrait de lui

*

peint en miniature, croyant n'en avoir pas encore saisi toute l'expression, bien que sa table fût couverte de plusieurs *fac simile* qui attestaient qu'elle l'avait recommencé plus d'une fois.

J'ai déjà dit que, dans l'éducation de Mathilde, on ne lui avait jamais fait sentir l'influence que les principes peuvent avoir sur la conduite. Elle ne suivait que l'impulsion de ses sensations, était guidée seulement par un sentiment inné du bien, et protégée par la délicatesse la plus exquise que pût avoir une femme. Elle se trouvait alors mécontente d'elle-même, quoiqu'elle n'eût à se reprocher aucune action, ni même aucune pensée inconvenante.

Cette intimité se trouvait aussi constamment encouragée par sir James, qui était flatté de montrer *à sa suite* un homme aussi distingué que lord Ormsby. D'ailleurs il ne perdait jamais de vue les avantages solides qu'il croyait trouver dans cette liaison pour son propre comté.

Mathilde désira bientôt continuer sa route; et comme la bande bruyante des Anglais voyageurs fuyait vers le sud, le Baronnet consentit volontiers à se rendre à Rome.

Qui pourrait essayer de peindre les sensations que Rome fait éprouver! Elles sont trop spéciales, nous pouvons trop peu nous en rendre compte à nous-mêmes, pour qu'il nous soit possible de les exprimer.

Les personnes les plus disposées à rire de l'enthousiasme affecté des pédans, à cet égard, ne peuvent elles-mêmes s'en défendre. Rome est toujours Rome, quoique les cardinaux ne soient pas des consuls, et que les derniers rayons du despotisme spirituel expirant ne soient pas encore éteints dans ces foyers où s'allumèrent les premières étincelles de la liberté civile. Rome est toujours la cité éternelle. Et pourquoi? pourquoi ces monumens des anciens temps, lorsqu'on les voit dans ces lieux mêmes, causent-ils une impression qu'on ne ressentirait pas ailleurs ? La situation locale ne peut en être la cause : les ruines frappent davantage quand elles sont séparées et isolées ; au lieu qu'ici

elles sont souillées, chaque jour, par les vices et les manières rebutantes de la populace qui les habite. Ce n'est pas non plus par sympathie, car quels sont ou quels ont été véritablement les objets de notre admiration? Le Colysée, cette construction admirable faite uniquement pour récompenser la cruauté la plus odieuse et la barbarie la plus grossière; ces temples, séjours de l'ignorance et de l'idolâtrie; et ces bains, ouvrages d'hommes célèbres seulement par leur imbécillité ou leur dépravation morale, et qui se sont ainsi immortalisés en élevant ces monumens de leurs débauches et de leurs voluptés.

Cependant, celui qui voudrait faire des calculs mathématiques, pour

prouver l'absurdité des sentimens que Rome fait éprouver, ne pourrait même se défendre de les partager, si, au milieu de son argument, il jetait seulement un regard sur le dôme de Saint-Pierre.

Pour un être aussi changeant et aussi mobile que l'homme, les inconvéniens dont je viens de parler ne font qu'ajouter à l'enthousiasme et à l'effet que Rome produit. Il n'y a rien de comparable à Rome, même pour ceux qui n'ont pas conservé les souvenirs si chers de son premier état, et pour qui la première page de la grammaire latine est le complément de l'instruction. Rome a aussi un attrait particulier pour ceux qui cherchent à s'amuser. Il est plus agréable

de pouvoir réjouir sa vue, pendant la matinée, en regardant les collections choisies du *beau idéal* qu'on trouve dans ces galeries admirables, immortalisées par le génie, que de se rendre dans un club où l'on discute sur les fades réalités de la vie. Le soir, il est beaucoup plus attrayant de voir la lune argentée, éclairant à moitié de sa lumière incertaine les belles lignes du Colysée, que d'être ébloui par la clarté des verres de couleur, à travers les vapeurs épaisses du Vauxhall. L'œil ne peut pas plus hésiter dans ce choix, que l'oreille entre les cris et les clameurs des rues de Londres, et les vêpres de Saint-Pierre.

Mais de tous les charmes de Rome, ceux dont nous conservons le plus

agréable souvenir sont le mouvement et la gaieté, que le climat ou quelqu'autre cause qu'on ne peut définir répand dans la société. Ici la froide réserve est bannie, les préjugés politiques sont adoucis, tous les sentimens bons et affectueux s'expriment en liberté, et l'intimité ne tarde pas à se former.

Ce séjour parut enchanteur à Mathilde; elle était éminemment faite pour être l'ornement d'un cercle choisi. Depuis son mariage, à l'exception du court séjour qu'elle avait fait à Milan et à Genève, elle n'avait jamais quitté le tourbillon de Londres que pour retrouver l'ennui et la langueur d'un ménage mal assorti. Là, elle était entourée de personnes

qui savaient l'apprécier et étaient également éloignées de l'indolence ou de l'agitation continuelle qui se partage l'empire dans la société de Londres. Elle voyait des hommes d'un esprit cultivé, qui avaient tous pour principe d'éviter les sujets de conversation qui pouvaient être désagréables aux autres et à eux-mêmes, et qui, ne faisant qu'effleurer les choses de la vie, rencontraient partout autour d'eux des objets d'intérêt dont leur goût délicat les rendait capables de jouir.

Dans une société ainsi composée, l'arrivée d'une personne aussi accomplie que lady Mathilde Dornton ne pouvait être indifférente, et sa maison devint bientôt le point de réunion

de toutes les cotteries du soir ; quoique cette préférence eût été mise à une terrible épreuve pour les Anglo-Romains, par sir James dont la dignité exigeait une plus grande maison qu'on n'en pouvait trouver dans le voisinage de la place d'Espagne, quartier habité par les Anglais qui sont à Rome. Il avait donc loué un palais spacieux dans une partie reculée de la ville, et c'était-là que l'élite de la société anglaise se rendait chaque soir pour payer son tribut d'admiration à sa nouvelle divinité.

A la chute du jour, le salon de Mathilde réunissait ce qu'il y avait de plus distingué à Rome ; non comme dans un *rout* de Londres où tout est rempli et entassé comme au milieu

des forêts d'Amérique, mais plutôt comme dans un jardin de fleurs où les plus belles productions de chaque climat sont disposées avec soin et de manière à paraître le plus possible à leur avantage.

Il y avait dans cette réunion une personne qui y venait très-assidûment, et que Mathilde aurait bien désiré éviter. Le lecteur peut se rappeler une certaine mistriss Mechlin, dont nous avons déjà parlé, et qui faisait sa résidence habituelle dans le château de feu lord Wakefield : elle avait beaucoup contribué à la conclusion du mariage de lady Mathilde et de sir James. Pour y réussir, elle n'avait pas été très-scrupuleuse dans ses assertions à l'égard de lord Ormsby.

Des circonstances récentes ayant fait mieux connaître à Mathilde la vérité sur ce sujet, on ne peut supposer qu'elle eût beaucoup de reconnaissance de la conduite de mistriss Mechlin envers elle; mais celle-ci avait connu Mathilde depuis son enfance; elle pouvait elle-même avoir été induite en erreur sur les choses qu'elle avait si positivement affirmées. On croyait aussi qu'elle était très-peu riche. Toutes ces considérations eurent de l'influence sur le tendre cœur de notre héroïne, et la portèrent à la recevoir, à son arrivée à Rome, avec beaucoup plus de bienveillance qu'elle n'en méritait.

Mistriss Mechlin avait entrepris ce voyage, parce qu'elle ne voulait pas

que l'absence de Mathilde la privât, pendant une année entière, de tous les avantages que devait lui procurer, dans la société de Londres, le brillant mariage de son amie dont elle se considérait comme l'auteur. La manière dont elle était parvenue à faire un voyage si long et si dispendieux resta un mystère ; mais on savait bien que ce n'était qu'en ayant recours à des expédiens extraordinaires, et en faisant, pendant dix mois de l'année, des visites à ceux qu'elle connaissait, qu'elle pouvait parvenir à vivre convenablement à Londres pendant les deux autres. Enfin, elle était obligée d'unir la fin de juin d'une année avec le commencement de mai de l'année suivante, par une longue chaîne de

cousins campagnards, afin de pouvoir se tirer d'affaire : elle fit donc plutôt qu'elle n'accepta la proposition d'habiter le palais des Dornton pendant son séjour à Rome.

Sir James, dont l'esprit était toujours ouvert à la flatterie, se laissa séduire facilement par ses manières insinuantes, et elle sut bientôt faire tourner à son profit tous les avantages de cette faveur. Quant à Mathilde, elle ne renouvela pas entièrement l'intimité qu'elle avait eue avec sa première amie, et ne sentit pas renaître pour elle la tendresse qu'elle lui avait inspirée dans sa première jeunesse ; elle se reprochait cette méfiance. Mais quoique mistriss Mechlin observât toujours avec le plus grand

soin les moindres convenances, cependant Mathilde qui avait présentement acquis une plus grande connaissance du monde, ne pouvait s'empêcher d'avoir quelques doutes sur la rectitude de la conduite de son amie qui, bien qu'un peu *passée*, était encore brillante et à la mode; et, en réfléchissant à plusieurs circonstances qui avaient alors produit peu d'impression sur elle, elle ne pouvait s'empêcher de croire que sa liaison avec lord Wakefield n'avait pas été à l'abri du soupçon.

Mais les manières séduisantes et la conversation toujours gaie et animée de mistriss Mechlin la rendaient nécessairement fort agréable à cette société.

Quinze jours environ après que les Dornton furent établis dans leur nouveau palais, les personnes qui s'y rendaient ordinairement avaient arrangé une assemblées pour la soirée ; je ne dirai pas *un cercle*, parce que ce mot est presque synonyme de *cérémonie*, et qu'il n'en était pas question ici : c'était une réunion de grâces et de talens où brillaient plusieurs beautés célèbres, mais qui étaient toutes éclipsées par notre héroïne. Là aussi, étaient réunis et s'entretenaient familièrement ensemble le constitutionnel banni de Cadix et l'esclave volontaire de la Crimée, qui éprouvaient tous le désir d'oublier les circonstances fâcheuses de leur position, pour ne s'oc-

cuper que de leur plaisir présent.

Sur un fauteuil près du sopha, sur lequel causaient Mathilde et mistriss Mechlin, on voyait notre ami le colonel Canteen, *la Comère* de Genève, qui était arrivée la veille; un des premiers sujets de conversation qu'il choisit fut celui-ci : « Je ne puis comprendre, lady Mathilde, ce qu'est devenu lord Ormsby; je n'ai pas entendu parler de lui depuis son apparition à Genève : certainement je n'ai pas été à portée d'apprendre beaucoup de choses, car je viens de Gênes et de Florence; et Tynte s'est amusé à nous retenir pendant deux semaines à Lerici, parce qu'il a attrapé la fièvre en esquissant la baye. J'étais entièrement cloué là, quoique je

doive avouer que le poisson du lac de la Spezzia est tout-à-fait remarquable. Mais je ne puis concevoir où Orsmby s'est caché pendant tout ce temps-là. »

« Nous avons souvent vu lord Ormsby à Milan, dit Mathilde. »

« Eh bien! je désire qu'il arrive parmi nous un de ces jours, dit le colonel, et nous accorde la faveur de nous faire juger si sa physionomie est moins sentimentale qu'elle ne l'était à son passage à Genève. »

« Je ne pense pas, reprit mistriss Mechlin, que lord Ormsby doive ajouter beaucoup d'agrémens à notre réunion. Il ne me plaît pas extrêmement, toute sa vie a été trop sentimentale, comme vous le dites si bien, il a

une fois mal dirigé ses batteries, et dans une occasion trop importante, ajouta-t-elle, en regardant attentivement Mathilde pendant qu'elle parlait; je ne pardonne pas si facilement à ceux qui font tort à mes amis, je serais très-fâchée de le voir.»

A peine mistriss Mechlin avait-elle fini sa phrase, que le domestique de place, Romain, ayant essayé de prononcer quelque chose qu'il croyait ressembler à un nom anglais, mais qui aurait pu aussi bien passer pour un nom indien, celui qui avait été le sujet de la dernière conversation entra au salon.

Mathilde s'avança pour aller au-devant de lui, non pas certainement avec indifférence, non pas peut-être

sans un combat et une émotion intérieurs, mais sans que son embarras fût visible. Les questions accoutumées amenèrent les réponses de rigueur, et il dit qu'il était arrivé dans l'après-midi, s'était informé du lieu de sa résidence, et s'était hâté de venir lui présenter ses respects. La conversation qui aurait pu continuer entr'eux et devenir embarrassante, (car tous les regards étaient dirigés vers l'étranger) fut interrompue en ce moment par mistriss Mechlin, qui s'écria avec le plus doux sourire.

« Cher lord Ormsby ! je suis charmée de vous revoir : comme il y a long-temps que nous sommes séparés ! je suis vraiment ravie de vous revoir ! »

Cet empressement n'était pas entièrement affecté, quoiqu'il parût opposé aux sentimens que nous lui avons entendu exprimer. Il y avait beaucoup de temps qu'ils ne s'étaient vus, comme elle venait de le lui rappeler, et elle ne pouvait s'empêcher de trouver que sa beauté était très-remarquable; toutes les femmes qui ont, comme mistriss Mechlin, conservé cette soif ardente d'être admirées, qu'augmente encore pour elles la crainte de ne pas l'être longtemps, seront également empressées de réclamer les droits qu'elles peuvent avoir aux hommages et aux conquêtes.

Pendant tout le reste de la soirée, la manière de Mathilde avec Ormsby

n'eut rien d'assez remarquable pour être observée par les spectateurs indifférens; mais elle lui parut plus froide, plus étudiée et plus contrainte qu'elle ne l'eût été sans doute avec un autre qui serait arrivé comme lui sans être attendu.

Cette réserve forcée, la preuve la plus féminine (si je puis m'exprimer ainsi) et en même-temps la moins équivoque d'un intérêt croissant, surtout quand le sentiment du devoir vient combattre une affection irrésistible, est presque toujours mal interprêtée par l'homme qui en est l'objet; et telle fut l'impression trompeuse qu'en reçut lord Ormsby, en quittant Mathilde à la fin de la soirée. Il emporta la conviction qu'elle

l'avait évité par indifférence, et murmura ces mots à voix basse : Femme insensible ! tandis qu'avec un sentiment vague de jalousie appliqué indifféremment à tout le monde, il se rappelait le sourire insignifiant d'un homme, le serrement de main affecté d'un second, les complimens étudiés d'un troisième, enfin l'admiration évidente de tous.

CHAPITRE II.

Après avoir passé une nuit sans sommeil, pendant laquelle il fut très-agité et se persuada que Mathilde lui avait trop bien prouvé, par la manière dont elle l'avait reçu, qu'elle ne désirait plus le revoir, Ormsby se leva de bonne heure, et, sortant trop tôt pour pouvoir faire des visites du matin, il se trouva au milieu des rues bruyantes et encombrées qui sépa-

raient son logement, sur la place d'Espagne, du palais habité par lady Mathilde, situé, comme nous l'avons déjà rapporté, dans un quartier reculé de la ville.

Ne s'occupant pas de ce qui se passait autour de lui, et ne regardant rien, il était arrivé presque au bout de sa course lorsqu'il fut tout-à-coup arrêté par sir James Dornton qui était dehors de bonne heure pour affaire.

» Je suis charmé de vous voir, mon cher lord, lui dit-il en l'abordant, vous avez été bien bon de m'avoir fait l'honneur de me rendre visite hier au soir. J'ai été très-fâché de m'être trouvé à l'opéra avec le baron Joulterdolt le Hanovrien. Il y a plusieurs choses dont je voulais

parler à votre seigneurie ; peut-être n'auriez-vous pas de répugnance à prendre avec moi ce chemin ? j'allais, pour quelques minutes, chez mon armurier. » Lord Ormsby hésita un moment ; ce n'était pas du tout pour suivre sir James qu'il s'était décidé à sortir sitôt, et il commençait à s'excuser en lui disant : « C'est que j'avais l'intention....», lorsqu'un sentiment intérieur l'empêcha d'avouer à sir James qu'il avait le projet de faire une visite à Mathilde. Il prit donc le parti d'accompagner le Baronnet.

Comme les événemens les plus importans paraissent quelquefois dépendre des circonstances les plus légères et les plus indifférentes en ap-

parence ! cette détermination, que lord Ormsby avait prise presque sans y penser, contribua par la suite à décider de son sort et de celui de Mathilde.

Sir James était du nombre de ceux qui ne manquent pas, en faisant une tournée en Italie, de se procurer une paire de pistolets à double détente de Manton (*), qui sont connus pour arriver toujours au but qu'ils doivent atteindre, quelque petit et quelqu'éloigné qu'il soit; on a besoin de cette défense pour résister à une population de brigands, qui, lorsqu'ils vous attaquent, fondent sur vous de

(*) Manton, célèbre armurier de Londres. *Note du Traducteur.*

tous côtés, et sortent de derrière les murailles, où ils se cachent de manière à n'être jamais aperçus d'avance.

Sir James se croyait donc en sûreté avec ses *protecteurs de poche;* et l'un d'eux se trouvant un peu dérangé, il était fort impatient qu'il fût raccommodé. Il les avait portés à un armurier voisin, qui passait pour fournir aussi des armes d'un beaucoup plus grand calibre à ses ennemis les brigands, quoique cette circonstance ne fût pas connue du Baronnet.

Sir James était assez versé dans ce *patois* de la haute société en Angleterre, qu'on appelle *le français;* mais il ne savait pas une syllabe d'italien, et paraissait prendre très-bien son parti de son ignorance

à cet égard. On ne doit donc pas s'étonner (surtout quand on saura qu'il joignait à cette ignorance une grande difficulté naturelle à s'exprimer), si les explications qu'il avait faites à l'armurier Romain, en lui laissant ses pistolets, s'étaient trouvées entièrement inintelligibles pour lui. Comme il n'y a rien dont un Italien ne consente à se charger pour de l'argent, il avait reçu les ordres de sir James, et lui avait répondu ces mots : — « Ah ! je comprends bien, Excellence ; — soyez tranquille ; — oui, monsieur ; — il n'y a pas de doute, etc. (*) » D'après cela, sir James lui

(*) Ah! capisco bene, Eccellenza; — non pensi; — si, signore; — non c'è dubbio, etc.

avait laissé ses pistolets, dans la pleine confiance que tout ce qui manquait serait réparé ; et l'objet de sa visite actuelle était de les réclamer. Au commencement de la scène que je vais rapporter, lord Ormsby était resté à la porte d'entrée, le dos tourné à la boutique, et ses yeux se fixaient involontairement sur la portion du palais qu'on pouvait distinguer de cet endroit. Ses pensées allaient bien au-delà de ce qui se passait autour de lui. Il ne fut donc pas témoin de l'indignation de sir James, quand le marchand, en lui disant d'un air satisfait : « *Eccole,* » (les voici), lui présenta ce qui avait été ses pistolets, mais ils étaient devenus entièrement méconnaissables ; le travail

inimitable du meilleur ouvrier de Manton ayant été souillé par une mésalliance avec le travail grossier de l'ouvrier Romain.

Après que sir James eût exhalé ses plaintes en juremens mêlés de français et d'anglais, que l'Italien supporta avec une patience imperturbable, et qu'on peut attribuer, en grande partie, à ce qu'il attendait la question concluante qu'allait lui faire son débiteur, il fut enfin obligé de lui dire en français : « Combien ? » C'était vraisemblablement le seul mot français, dont le marchand eut une connaissance approfondie, et il répliqua aussitôt avec une impudence remarquable : « Ah ! comme vous voudrez. —

Rien. — Seulement dix écus. » (*)

« Que diable dites-vous là ! » s'écria sir James en anglais.

« *Dieci* » (dix), répéta l'Italien, en montrant les doigts de ses deux mains les uns après les autres, espérant s'expliquer plus clairement en pantomime.

Sir James commençant à penser, d'après la peine qu'ils avaient à s'entendre, que les actions étaient préférables aux paroles, saisit alors un des pistolets, afin de l'avoir en sa possession pour soutenir sa dispute.

« *Ah ! questi no*, » (ah ! pour cela non), dit l'Italien en retenant fortement l'arme par un des bouts.

(*) Ah ! come vuole. — Niente. — Solamente dieci scudi.

Sir James, qui n'était pas d'un caractère très-endurant, fut complètement poussé à bout par cette résistance ; et, saisissant l'autre côté du pistolet, il en donne un grand coup sur la tête de son antagoniste. Cette mauvaise action attira l'attention de plusieurs personnes ; entr'autres, celle d'un montagnard au visage rébarbatif, frère du marchand, et qui était resté jusque-là dans le fond de la boutique, où il s'occupait fort mal à propos à polir et à repasser le couteau de chasse d'un courrier qui le lui avait laissé à cet effet. C'était un de *ces enfans du soleil pour lesquels la vengeance est une vertu*, et dont les passions violentes sont facilement excitées, dès qu'on leur oppose la moindre résistance.

Le premier objet qui attira les regards de lord Ormsby, lorsque, frappé du bruit qu'il entendait, il se retourna pour s'assurer quelle en était la cause, fut cet homme furieux qui se disposait à se précipiter sur sir James. Il tenait à sa main l'arme dangereuse et brillante qu'il venait de polir, mais qui le cédait en éclat aux éclairs qui sortaient de ses yeux terribles. Déjà il avait saisi sa victime, et, un moment plus tard, la carrière mortelle de sir James aurait été terminée à jamais, lorsque l'arme qu'il dirigeait vers lui, fut détournée par un choc violent, et resta, sans pouvoir, sous les coups vigoureux d'Ormsby.

Le brigand se jeta aussitôt sur son nouvel antagoniste; et, tandis

qu'Ormsby plein d'indignation rassemblait ses forces pour le repousser, l'assassin changea aussitôt l'arme de main, et le frappa deux fois dans le côté. Notre héros, agité par un mouvement convulsif, saisit un moment son adversaire, puis, par degrés, ses forces l'abandonnèrent; sa main lâcha prise, il chancela et tomba inanimé sur le plancher qui fut bientôt couvert de son sang.

Le premier mouvement de sir James ayant été de se précipiter vers lord Ormsby, le brigand profita de cette occasion pour s'échapper.

L'état de notre héros paraissait désespéré. Les faibles efforts qu'il faisait pour respirer, prouvaient qu'il existait encore; mais il semblait im-

possible qu'il pût vivre long-temps, quand on voyait le sang qui sortait à grands flots de ses blessures. Le hasard fit que, dans ce moment, le courrier dont le couteau venait d'être l'instrument de cet assassinat, entra dans la boutique pour le réclamer; et le baronnet sir James, reconnaissant en lui notre ami Pierre, lui demanda instamment de lui prêter ses secours, car sa présence d'esprit l'avait complètement abandonné pendant cette crise soudaine.

Pierre ayant cette connaissance légère de la chirurgie que possèdent la plupart des gens de sa profession, réussit jusqu'à un certain point à étancher le sang qui sortait des blessures d'Ormsby; puis il dit

qu'il était urgent de transporter le blessé ailleurs, s'il était possible, et même avant l'arrivée du chirurgien. La place d'Espagne, où il demeurait, était beaucoup trop éloignée, pour qu'on pût songer à l'y conduire. « Transportez-le chez moi, je demeure tout près d'ici, s'écria sir James, » tandis que, laissant au courrier le soin d'effectuer le transport, il résolut d'aller à l'instant même s'adresser à la police, pour lui donner les renseignemens qui pourraient être nécessaires à l'arrestation du coupable, sans que l'idée qu'il ferait peut-être mieux de préparer lady Mathilde au saisissement qu'elle allait éprouver, en voyant conduire un homme mourant dans sa maison,

lui vint une seule fois à l'esprit.

Mathilde s'était levée, ce jour-là, satisfaite de la manière réservée dont elle avait reçu Ormsby; cependant elle éprouvait une jouissance secrète, en pensant qu'elle le reverrait. Malgré toutes les idées qui la tourmentaient sans cesse, son esprit naturellement gai et animé répandait sur sa physionomie mobile l'expression la plus agréable, tandis qu'elle descendait un des deux escaliers de marbre parallèles, qui étaient séparés par un mur, et conduisaient de ses appartemens dans la cour du palais. Dans ce moment, la triste procession, à la tête de laquelle se trouvait le courrier Pierre, était parvenue à la première marche, portant ce corps qui paraissait sans

vie; et, lorsqu'ils arrivèrent au pallier où se réunissaient les deux escaliers, ce spectacle horrible et déchirant vint frapper les regards de l'infortunée Mathilde.

Aucune expression ne peut donner l'idée du profond gémissement et du cri plaintif qu'elle fit entendre à ce coup terrible et inattendu. Les gens du peuple eux-mêmes, qui avaient aidé à porter le corps, ne purent s'empêcher de gémir aussi en l'entendant, et furent saisis d'un effroi mortel. Ce cri eut le pouvoir de faire (ce qu'aurait tenté en vain tout l'art des médecins et des chirurgiens); il dissipa, pendant un moment l'effrayante léthargie de ce corps sanglant. Les lèvres livides

d'Ormsby s'agitèrent faiblement; et, pendant un instant, il ouvrit à moitié ses yeux éteints, tandis que Mathilde tombait sans connaissance à ses côtés.

Quand le chirurgien qu'on avait envoyé chercher eut pansé les blessures de lord Ormsby, et vint dire à Mathilde que tout espoir n'était pas entièrement perdu, il la trouva un peu remise du choc affreux qu'elle venait d'éprouver; mais il y avait un tel égarement dans ses regards, lorsqu'elle demanda instamment qu'on lui laissât voir le malade, que, comme sir James n'y était pas, et qu'il n'y avait là personne qui eût le droit de s'opposer à ses volontés, le chirurgien ne crut pas devoir s'y refuser.

En entrant dans l'appartement, elle prit la main froide et humide d'Ormsby entre les deux siennes, et regardant fixement ses traits immobiles, elle résista à tous les efforts qu'on fit pour l'engager à se retirer en répétant toujours : « Non, non, pas encore ! » De sorte que, lorsqu'il commença à reprendre l'usage de ses sens et à donner quelque signe de vie, le premier objet qui vint frapper ses regards fut cette femme charmante et adorée, dont la douleur extrême trahissait l'intérêt qu'elle prenait à lui, et il se crut alors trop payé de tout ce qu'il avait souffert.

Soit que cette entrevue fût un remède efficace pour son esprit malade, soit qu'on doive attribuer ce chan-

gement favorable à la force de sa constitution, le chirurgien, avant de le quitter, jugea son état beaucoup plus satisfaisant qu'il n'avait osé l'espérer. A cette nouvelle, Mathilde retrouva aussitôt ce sentiment des convenances qui l'avait abandonnée un moment; elle chargea une bonne garde d'avoir pour lui tous les soins dont il pourrait avoir besoin, et elle avait quitté sa chambre avant que son mari fût revenu de la longue course qu'il venait de faire sans succès pour demander justice.

CHAPITRE III.

Il y a long-temps, mon cher lecteur, que nous avons fait connaissance avec la famille Hobson ; mais, bien qu'il fut pénible de supposer que nous voulussions nous soumettre à rester avec elle sur le pied de l'intimité, cependant elle a des relations trop directes avec une personne, au sort de laquelle je désire vivemen que vous vous intéressiez, pour qu'il

me soit permis de la mettre entièrement de côté.

Le matin de son arrivée à Rome, que vous avez apprise par l'entrée du courrier Pierre dans la boutique de l'armurier, les femmes, qui en faisaient partie, étaient rassemblées comme à l'ordinaire dans le salon obscur d'un vieux et antique palais, et s'étaient armées d'aiguilles à filet, de papier, de ciseaux, de tambours et de plusieurs autres ustensiles passés de mode, et qui étaient en général employés par les amazones pour tuer le temps. Mais ce bon vieux temps était pour elles un antagoniste formidable, et elles avaient déjà montré par plusieurs bâillemens combien, en dépit de tous leurs efforts,

elles sentaient son pouvoir, quand elles furent distraites par l'arrivée de deux auxiliaires qui leur avaient dernièrement été très-utiles, en leur procurant les moyens de passer le moins mal possible une heure ou deux.

C'étaient les deux hommes avec lesquels nous avons fait connaissance à Milan, le révérend Mr. Simperton et son pupille le jeune écuyer Woodhead. Mr. Simperton, comme nous l'avons déjà dit, désirait beaucoup cultiver l'intimité de la famille Hobson, et nous expliquerons maintenant ce fait, en avouant au lecteur qu'il avait réfléchi qu'une femme, en lui apportant 20,000 livres, procurerait une très-jolie addition à son revenu actuel,

consistant seulement dans les appointemens que lui valait un petit collége, et qu'il regardait comme insuffisant même pour faire blanchir son surplis, ou pour acheter son sermon. La perspective agréable que ce mariage déployait à ses regards, le réconcilia avec l'idée d'unir son sort à celui d'un être aussi peu attrayant que l'était miss Betty Hobson.

S'il avait pu persuader aussi à son pupille de rendre aux charmes de sa sœur cadette miss Anne, l'hommage qui leur était dû, quel heureux avenir se serait ouvert devant lui! En méditant sur ce sujet, des visions vagues et charmantes erraient devant ses yeux; il se représentait la table du festin à Woodhead Hall, au

haut de laquelle il se voyait lui-même penché sur une soupière bien pleine, tenant une bouteille de vin de Champagne à la glace dans sa main droite; puis il montait sur un cheval de chasse, revêtu d'un habit de chasseur, d'une couleur qui convenait à un clerc, avec des boutons de corne, se reportant à un avenir plus reculé, mais qui devait lui faire espérer cette union; il croyait voir ses culottes de peau de daim, couvertes d'un tablier noir bien court, et les mèches flottantes de ses cheveux blancs cachées sous une belle perruque bien touffue.

Avec une telle perspective, on ne doit pas s'étonner si, en se rendant ce matin-là chez les Hobson, il avait employé toute son éloquence à per-

suader à son docile pupille qu'il devait risquer de faire sa demande à miss Anne Hobson.

Il eut bientôt lieu de penser que son succès avait été complet; car il est impossible de montrer une soumission plus entière que ne le fit son jeune élève, quand il lui proposa de se déclarer le plus tôt qu'il le pourrait; mais tout cela était plus aisé à dire qu'à faire. Mr. Woodhead avait le malheur d'être extrêmement timide; et, bien qu'il n'y eût rien de fort imposant dans la figure de miss Anne Hobson, cependant les plus hardis ne peuvent s'empêcher d'éprouver une crainte involontaire pour celles à qui ils vont donner le pouvoir de les refuser.

On doit pourtant convenir que les circonstances actuelles étaient propres à ranimer le courage de Mr. Woodhead. Mistriss Hobson était en général la personne la plus désœuvrée de cette bande bruyante; et, après que l'agitation causée par le voyage eût cessé, elle trouva beaucoup moins d'occupations qui lui convinssent à Rome qu'à Manchester, et elle avait déjà commencé à infliger à sa famille cette dose journalière d'étonnemens qu'elle appliquait à des bagatelles : « Je suis étonnée qu'il ne neige pas ici ; je voudrais savoir quand le pape mourra; je ne puis comprendre ce que deviennent les lettres, etc. etc.

Cette espèce d'étonnement sur les

*

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY

choses ordinaires de la vie fournit une occupation très-habituelle à ceux qui ont peu de choses à faire et peu de pensées dans la tête. Enfin il ne restait plus rien qui pût étonner mistriss Hobson, si ce n'est qu'elle ne pouvait comprendre ce qu'était devenu Mr. Hobson. Elle venait donc de quitter la chambre pour éclaircir cette importante matière; et Mr. Simperton avait été reçu par miss Hobson avec cette agréable pétulance, qui est de tradition pour toutes les jeunes demoiselles qui sortent de pension, et qu'on peut regarder comme le purgatoire qu'elles destinent à ceux qui se déclareront leurs admirateurs. Il s'y était soumis avec la patience qui con-

vient à un humble aspirant, et s'était résigné à entendre des discours aussi extraordinaires que ceux-ci. En vérité, je ne sais pas si je dois vous parler; vous m'avez fait tourner à la mort hier au soir chez la duchesse de Torlonia: je vous y ai vu, monsieur, faisant votre cour en vrai galant.

En vain pendant quelques temps le *révérend* Simperton protesta contre une imputation aussi peu fondée, jusqu'au moment où la jeune personne pensant qu'elle l'avait tourmenté, pendant un espace de temps suffisant, d'après les maximes les plus nouvelles qui soient sorties de la presse de la Minerve (*), il fut

(*) Feuille périodique qui parait à Londres. (*Note du Traducteur.*)

encore remis en faveur, et ils se retirèrent auprès de la fenêtre pour causer, laissant Mr. Woodhead exprimer ses sentimens, sans crainte d'être interrompu. Mais ce fut en vain qu'il essaya de commencer une phrase; et miss Anne, qui était certainement la personne la plus silencieuse de la famille, ne vint pas à son secours pour le tirer d'embarras. Il s'assit sur le bord du Sopha, regardant du coin de ses yeux ternes et insignifians tous les mouvemens monotones de l'aiguille à filet de sa maîtresse, jusqu'à ce qu'enfin on l'entendit murmurer ces mots à travers un mouchoir de poche qu'il avait enfoncé presque entièrement dans la cavité de sa bouche ouverte :

« Il fait très-chaud, miss Anne. »

» Oui, très-chaud : » répondit la jeune personne.

« Il fait plus chaud ici, que dans Cheshire, » (*) reprit-il, après s'être arrêté un moment.

« Croyez-vous ? » dit-elle.

« Avez-vous été quelquefois dans Cheshire, » demanda son amant ?

« Est-ce dans Cheshire de Stockport (**), monsieur ? » dit miss Anne.

« Oh ! ce n'est pas là où est mon Cheshire, dit le jeune homme en s'animant un peu. Maintenant... je désire... je serais très-content... je

---

(*) Province d'Angleterre, renommée pour son excellent fromage.

(**) Stockport est une ville d'Angleterre.

(*Notes du Traducteur.*)

voudrais beaucoup que... je... si... ».

Ceci paraissait conduire au point de la difficulté, bien que Cheshire ne fût pas précisément la route directe pour y arriver. Mais miss Anne était destinée à ignorer encore ce qu'il desirait...., ce qui le rendrait content... ce qu'il voudrait, etc., etc.; car, dans ce moment intéressant, le jeune écuyer fut interrompu par l'arrivée de Tom Hobson, qui paraissait évidemment fort agité.

« Il vient de se passer une belle chose. Par Jingo, c'est un joli pays à habiter que celui-ci! »

« Qu'est-ce que c'est donc? dit le couple assis sur le Sopha; qu'est-ce que c'est? répéta le couple qui était près de la fenêtre. »

« Ce que c'est! c'est une horreur! Comment donc! nous avons tous pensé être assassinés! et la moitié d'entre nous l'a déjà été! »

A cette terrible nouvelle, les dames poussèrent un cri perçant; et les messieurs demandant de plus amples informations, Tom continua ainsi: Eh bien! lord Ormsby et mon oncle Dornton ont été attaqués par des bandits déguisés ici même dans la ville, et c'est lord Ormsby qui a payé pour mon oncle, et mon oncle est très-mal aussi; et si Pierre n'en avait pas tué deux de sa propre main (j'ai vu son couteau tout sanglant), ils auraient assassiné tous les anglais qui se seraient trouvés sur leur chemin.»

« Mais, y a-t-il quelqu'un de mort,

dit Simperton?» pensant qu'il pouvait y avoir de l'exagération dans le récit confus de Tom.

« Oh ! oui, je suis sûr que lord Ormsby est mort, car j'ai rencontré quelques personnes qui le disaient ; et sir George Dowercourt, qui montait ordinairement à cheval avec milord à Milan, ajoutait que toutes ses propriétés et sa baronnie passeraient à miss Emilie Arlingford, et qu'elle deviendrait par là un grand parti.

Cette interruption, arrivée dans le tête-à-tête de Woodhead, détruisit, comme on peut s'y attendre, le peu d'idées éparses qu'il avait eu tant de peine à rassembler, et différa pour le moment les propositions qu'il méditait d'adresser à miss Anne Hobson.

Il suffira d'informer le lecteur, sans le retenir plus long-temps dans leur société, que, peu de jours après, ces propositions eurent une issue très-favorable. Le local que choisit enfin VVoodhead était assez singulier. Ce fut dans le cabinet octogone du Vatican, reservé à l'Apollon du Belvédère, que l'écuyer risqua sa déclaration d'amour, en des termes qui ne prouvaient certainement pas qu'il eût été inspiré par la présence du dieu de la poésie ; et là, détournant ses yeux de ce modèle inimitable de la plus mâle beauté, miss Anne jeta un regard tendre et encourageant sur la taille ridicule et pesante de son futur époux. Quelque tems après, le révérend Mr. Sim-

perton, qui avait un mépris vraiment protestant pour les exercices catholiques dont il était témoin, choisit le moment où on chantait les vêpres à Saint-Pierre pour offrir ses vœux à miss Betty Hobson. Elle les reçut d'un air grâcieux, et cette double union fut décidée suivant les désirs de son cœur.

CHAPITRE IV.

Lord Ormsby resta pendant plusieurs jours dans un très-grand danger. Le combat qu'il eut à soutenir entre une excellente constitution et des blessures, qui auraient été mortelles pour tout autre que pour lui, fut long et incertain.

Le tourment que causait à Mathilde une inquiétude si prolongée fut encore augmenté par l'obligation où elle se trouvait d'entendre, tous

les jours, après dîner, son mari et mistriss Mehclin discuter, du plus grand sang-froid, sur les chances qu'il pouvait avoir pour se rétablir. Sir James fondait son opinion sur des raisonnemens que les connaissances superficielles qu'il avait en médecine lui faisaient paraître sans réplique, et assurait qu'il n'y avait qu'un miracle qui pût le sauver ; et mistriss Mechlin, portant ses spéculations jusqu'à un avenir beaucoup plus reculé, cherchait, dans le cas où il viendrait à mourir, quel serait celui qui obtiendrait la main de miss Arlingford, et regrettait que lady Ormsby ne fût pas précisément une mère telle qu'il la faudrait, pour mette en valeur tous les avantages de sa fille.

Le jour qui suivit ce cruel événement, on avait envoyé un exprès à Émilie et à sa mère; elles se trouvaient encore à Genève, où elles étaient restées d'après l'avis des médecins de lady Ormsby, qui pensaient que l'air de l'Italie, surtout pendant l'été, serait très-mauvais à sa santé. Mais on conservait peu de doute que, aussi-tôt qu'elles recevraient cette nouvelle, elles ne vinssent prodiguer les plus tendres soins à leur cher Auguste. La distance était trop considérable pour qu'elles pussent arriver promptement. Pendant ce temps, l'état du malade s'était beaucoup amélioré, bien qu'il fût extrêmement faible, et ne parût plus avoir que l'ombre de cette belle et mâle figure qui, peu de temps

auparavant, brillait de tout l'éclat de la jeunesse et de la santé : cependant il était alors en état d'être porté sur un canapé dans le salon voisin ; c'était celui dans lequel Mathilde passait auparavant ses matinées.

Sir James, à cette époque, commençait à s'ennuyer un peu de rester autant chez lui qu'il avait cru devoir le faire, tant que l'extrême danger d'Ormsby avait duré, et il se sentait impatient de reprendre l'habitude qu'il avait prise d'aller visiter régulièrement tout ce qu'il y avait à voir, et que ce terrible accident avait interrompue ; il était vivement secondé, dans ce désir, par mistriss Mechlin, qui acquérait chaque jour plus de faveur auprès de lui en l'accablant de

flatteries, et en lui faisant des complimens moins voilés, qu'elle n'aurait osé le risquer, si elle ne s'était pas assurée combien son goût était peu délicat sur ces matières.

Comme sir James ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'il serait entièrement contraire à l'hospitalité de laisser lord Ormsby seul dans de semblables circonstances, et qu'il pourrait être accusé d'ingratitude, l'expédient qui se présenta naturellement à son esprit et à celui de son amie, mistriss Mechlin, fut que Mathilde resterait pour lui tenir compagnie. Notre héroïne s'opposa d'abord à ce projet par un sentiment, qui paraîtra peut-être singulier aux yeux du monde, et qui certainement prouvait qu'il se

passait en elle quelque chose d'extraordinaire. Cependant, à la fin, un peu piquée contre mistriss Mechlin qui lui donna à entendre d'une manière fort douce, mais pourtant très-claire, qu'ils pouvaient bien tous deux se passer d'elle, et touchée du triste état d'Ormsby, elle se trouva presqu'involontairement engagée à rendre des soins journaliers, et à prodiguer les attentions les plus tendres dont le cœur d'une femme soit capable, à celui, qu'elle voyait avec effroi que la maladie et les souffrances rendaient plus dangereux pour elle et plus intéressant à ses yeux.

Cette manière de vivre durait depuis plusieur jours quand lady Ormsby et Émilie arrivèrent : il y avait

long-temps que le danger était passé, et notre héros commençait une convalescence lente, mais dont l'issue était certaine; cependant elles avaient voyagé aussi vite que la distance le permettait, et même beaucoup plus que la prudence ne le voulait, d'après l'état de santé de lady Ormsby.

Quand elle fut délivrée de la cruelle inquiétude qui l'avait dévorée pendant la route, lady Ormsby éprouva cruellement, pendant quelques jours, l'effet d'une trop grande fatigue; et, jusqu'à ce qu'elle en fut remise, Ormsby continua à recevoir les soins assidus de celle qu'il aimait. Mais quand le repos et la sécurité de son esprit eurent rétabli lady Ormsby, elle commença à éprouver le désir

qu'Émilie employât le peu de temps qu'elle devait rester à Rome, à voir toutes les merveilles que vraisemblablement elle n'aurait plus d'autre occasion d'admirer aussi facilement. Car les médecins s'accordaient à penser qu'elle ferait bien de quitter Rome et de voyager dans le Nord avant les chaleurs. Quelque chers que fussent devenus à Mathilde les soins qu'elle rendait chaque jour à lord Ormsby, elle ne put différer davantage d'en charger une autre, afin de pouvoir accompagner sa jeune amie Émilie dans ses courses du matin.

Bien que Mathilde et Auguste eussent la plus grande envie de cacher à lady Ormsby ce qui aurait pu lui faire

soupçonner que leurs sentimens étaient toujours les mêmes, bien qu'elle ignorât qu'ils fussent devenus plus vifs et plus dangereux pour leur avenir, cependant elle en voyait assez pour que sa sollicitude et sa tendresse maternelle en fussent alarmées. Tout ceci sera mieux expliqué, quand je rapporterai une partie de la conversation qu'elle eut avec Mathilde, le soir de son départ de Rome qu'il lui devint impossible de différer davantage, malgré toute la répugnance qu'elle y avait; car, à mesure que le temps devenait plus chaud, elle sentait ses anciens maux revenir avec plus d'intensité. Sa vie était trop précieuse à sa fille Émilie, pour qu'elle pût se permettre d'hésiter à prendre toutes les pré-

cautions qui devaient la prolonger.

Ce fut à cette heure de l'après-midi, où l'état de faiblesse de lord Ormsby lui rendait nécessaire de prendre quelques momens de repos, que cette conversation eut lieu. On avait engagé Émilie à accompagner, pour la dernière fois, quelques personnes de ses amies à Saint-Pierre, tandis que lady Ormsby et Mathilde resteraient ensemble. Lady Ormsby avait interrompu son travail, et regardait Mathilde avec l'expression du plus touchant intérêt : ce qui attira enfin l'attention de notre héroïne. Elle embrassa tendrement sa respectable amie, dont les traits semblaient altérés par une idée pénible, et lui dit : « Chère lady Ormsby, pourquoi me regardez-

vous d'un air si triste? Je dirais presque si mécontent, si je ne sentais pas que je n'ai rien fait pour mériter vos reproches. Car je suis certaine que rien d'injuste ne peut sortir de votre bouche, ni même se peindre dans vos regards. »

— « Pour les personnes qui éprouvent la tendresse d'une mère, sans en avoir les droits, dit lady Ormsby, les yeux peuvent quelquefois exprimer des craintes, même quand la bouche n'ose pas donner des conseils. »

— » Je suis sûre maintenant, reprit Mathilde, que j'ai fait involontairement quelque chose de mal, quelque chose qui, je le crains beaucoup, vous empêche de m'aimer

comme vous m'aimiez autrefois ; car, sans cela, vous n'hésiteriez pas à me le dire. Le peu de bien que j'ai appris à faire n'est-il pas votre ouvrage? »

— « Ma bien-aimée Mathilde, il est impossible que jamais vous me deveniez moins chère. Je vous aime autant que la seule fille que le ciel m'ait accordée, et je saurai, pour vous être utile, vaincre de grandes difficultés ; car l'objet de mes sollicitudes est plus délicat pour moi, à traiter avec vous, qu'il ne le serait avec tout autre. Il est vrai que j'ai été votre première institutrice, et vous avez conservé trop de reconnaissance, et un souvenir trop tendre des petits services que je vous ai rendus alors. Mais quoique je ne puisse rien

me reprocher, quant aux principes que j'ai tâché de vous donner, peut-être n'ai-je pas été exempte de blâme pour avoir montré trop d'indulgence dans quelques occasions. Je croyais bien faire; mais, sans m'en douter moi-même, il y avait peut-être un peu de personnalité dans ma conduite. Le désir le plus cher de mon cœur était de pouvoir, avant la fin de mes jours, voir l'union de deux êtres qui me sont presqu'également chers, et qui semblaient formés l'un pour l'autre. »

Mathilde ne répondit rien, et n'osa même lever ses yeux qu'elle avait fixés vers la terre; mais quelques larmes amères, qui s'échappaient le long de ses joues brûlantes, étaient des preuves muettes de la durée d'un

sentiment qui n'était pas effacé de son cœur.

Lady Ormsby, sans avoir l'air de remarquer l'émotion de Mathilde, lui serra tendrement la main, et continua ainsi : « J'avoue que j'ai pu manquer de prudence quand j'ai encouragé une affection qui pouvait être pour tous deux (comme la suite ne l'a que trop prouvé) une source d'infortune, au lieu d'une source de félicité ; mais je vous paraîtrai peut-être plus excusable quand je vous dirai que j'avais connu moi-même tout le charme du bonheur domestique. Il est vrai que ces heureux instans furent courts : il y a long-temps que j'ai perdu celui qui embellissait mon existence. Toutes mes jouissances ici-bas

ont été ensevelies avec l'époux pour qui seul j'avais vécu ; mais quand je le vis renaître dans mon cher Auguste ; lorsque je remarquai en vous, Mathilde, bien plus de charmes et de moyens de plaire, que je n'en avais jamais eu moi-même, dans mes plus beaux jours, doit-on s'étonner si j'ai désiré avec ardeur que ma vieillesse fût consolée par le bonheur de ceux qui me sont si chers? Mais pourquoi rappellerais-je ce temps qu'il vaudrait mieux oublier, puisqu'il ne peut jamais revenir! »

— « Oh! continuez, je vous en conjure, dit Mathilde ; laissez-moi, s'il est possible, vivre au moins dans mes souvenirs. Ils me retracent un bonheur qui désormais ne peut plus être mon partage. »

*

— « Non, ma chère enfant, reprit lady Ormsby; j'étais loin d'avoir l'intention de renouveler d'inutiles regrets, quand j'ai risqué de vous parler d'une chose de laquelle il me coûte tant de m'occuper. Dieu sait combien j'aime Auguste, et combien il m'a toujours été pénible de le contrarier, même pour des bagatelles! Avec quel orgueil ne pourrais-je pas m'appesantir maintenant sur les justes louanges qui lui sont dues! Je sais que votre présence a conservé ses jours; je sais aussi que, s'il vous perd, peut-être ne pourra-t-il pas y survivre, et je suis pourtant forcée de vous dire que vous devez vous séparer. »

— « Oh! non, chère lady Ormsby, dit Mathilde, pourquoi faudrait-il

nous quitter! Je suis sûre qu'il ne s'est pas dit un mot entre nous, que vous n'eussiez pu entendre; que nous n'avons pas exprimé un sentiment que vous puissiez désapprouver.»

— «Demandez à votre cœur, reprit lady Ormsby, si vous pouvez risquer ainsi de répondre des sentimens qu'il éprouve. Cependant vos paroles et vos actions sont innocentes; mais vos pensées le sont-elles autant? Cette excessive répugnance que vous avez à quitter Auguste ne prouve-t-elle pas que vous vous laissez aller pour lui à une préférence qui est incompatible avec vos devoirs d'épouse?»

— « D'épouse! dit Mathilde: oui! je suis épouse! et tout ce que j'ai déjà souffert, tout ce que je souf-

fuirai désormais ne sera que la juste punition de celle qui, ayant aimé Auguste Arlingfort, a pu devenir la femme d'un autre. Pardonnez-moi, chère lady Ormsby, ajouta-t-elle en se reprenant tout à coup, j'ai grand tort de vous parler ainsi. Je n'ai pas le droit de me plaindre des conséquences de mes propres folies. Mais vous ne pouvez savoir toute la peine que j'ai ressentie, avant de me résoudre à trahir la foi que j'avais jurée à Auguste, et à faire mon propre malheur. La certitude qu'on m'avait donnée à dessein de sa prétendue infidélité, le mécontentement de mon unique parent, l'absence de mes véritables amis, et l'adresse insidieuse d'une personne qui cachait ses pro-

jets perfides sous le voile de l'amitié, et à laquelle j'accordais ma confiance; toutes ces causes réunies.... mais pourquoi, continua-t-elle après un moment de silence, pourquoi essayerais-je d'expliquer mon aveuglement! rien ne peut l'excuser. Dois-je vous dire que je ne connaissais pas alors le caractère de celui auquel je me suis engagée pour la vie? Non! car je sens maintenant que, quelque mérite qu'il eût pu avoir, j'aurais toujours regretté de lui avoir confié une destinée dont il ne m'est pas permis de me plaindre, quelque malheureuse qu'elle soit, puisque je n'ai que moi seule à en accuser.»

— « Pas entièrement, reprit lady Ormsby: ceux qui ont d'abord né-

gligé le dépôt qui leur était confié, et qui ensuite ont abusé de leur pouvoir, en sont aussi responsables. Je conviendrai, sans peine, des difficultés que vous avez eu à vaincre pendant que j'ai été pour mon malheur absente de mon pays. Je regrette seulement que le choix, que vous avez fait trop légèrement peut-être, ait augmenté autant les embarras de votre situation. Mais pourquoi nous appesantir sur ce malheureux sujet? Ce dont je désire surtout vous convaincre, et qui m'a décidée à vous parler, c'est que, même avec un sort aussi triste que le vôtre, il peut vous rester encore quelques consolations réservées pour rendre plus sereine la fin de nos jours, et qui naissent d'une

source plus élevée que toutes celles que ce monde peut donner. Je n'aime jamais à parler de moi, et il m'est surtout pénible de le faire en ce moment. Mais j'ai eu aussi mes épreuves, quoiqu'elles aient été bien différentes, et je suis obligée de l'avouer, bien inférieures aux vôtres. Cependant, au milieu de toutes mes peines, j'étais soutenue par la force de mes sentimens religieux.

Vous savez déjà qu'étant encore dans ma première jeunesse, je fus mariée au pauvre Ormsby. Il était alors le jeune homme le plus gai et le plus léger; personne n'était plus recherché que lui dans la société, mais aussi personne n'était plus diffamé. On le nommait un vaurien, un roué, et on lui

prodiguait toutes les épithètes qui pouvaient indiquer qu'il était dissipé et étourdi à l'excès. Vous pensez bien que mon mariage avec lui fut très-désapprouvé, surtout par les personnes les plus sévères de ma famille; mais je me fiais à son affection, je pouvais disposer de moi, et je consentis à devenir sa femme : je vous déguiserais la vérité si je vous disais qu'il ne m'a jamais causé de chagrins. Si j'avais suivi la ligne de conduite, qui, sans doute, m'aurait été prescrite par quelques moralistes rigoureux, je n'aurais jamais acquis aucune influence sur lui; et la préférence qu'il m'accordait se serait probablement évanouie avec les premiers transports de sa passion. J'entrai dans tous ses

goûts, je partageai tous ses plaisirs sans négliger aucun de mes devoirs, jusqu'à ce que je fusse parvenue à obtenir sa confiance, et que j'eusse réussi à lui prouver qu'il n'était pas incompatible d'être à la fois gai et vertueux. Enfin, il prit, par degré, plus d'assurance et de confiance dans la religion; et lorsque parvenue au comble du bonheur, une fièvre cruelle vint tout à coup me priver de sa présence adorée, j'eus au moins la consolation de penser que, grâce à mes efforts, son âme était aussi bien préparée pour sa fin prématurée, qu'aucun de nous, faibles mortels que nous sommes, pouvons oser y prétendre pour nous-mêmes, ou l'espérer pour les autres! Cette idée seule a pu me soutenir pen-

dant le triste pélerinage qui succéda pour moi, aux courts instans de bonheur qu'il me fut permis de goûter; et je la dois, je le répète encore, aux bienfaits de l'éducation religieuse que j'ai reçue depuis mon enfance. Cet avantage vous a été refusé, et j'avoue que, lorsque je considère les difficultés particulières que vous avez à vaincre dans votre union, la passion ardente d'Ormsby pour vous, et l'extrême tendresse qui remplit vos cœurs l'un pour l'autre, je tremble pour mes enfans.»

— «Oh! chère lady Ormsby, dit Mathilde, ne croyez pas que je puisse jamais me rendre indigne de vous et d'Émilie.»

— «Ma bonne, ma tendre fille,

répliqua lady Ormsby, quelqu'affection que vous m'ayez inspirée, et bien que je sois assurée que votre partialité pour nous est sincère et part du fond de votre cœur, je désirerais voir votre sécurité établie sur une base plus ferme. Ce n'est pas la protection de deux femmes (quelque prix que vous y attachiez) qui peut vous sauver d'un danger si imminent. Cette sécurité doit descendre d'une source plus élevée..... Ma prière la plus fervente sera pour que votre âme soit préparée à la recevoir, et..... »

Les conseils que cette excellente femme aurait sans doute continué à lui donner, furent interrompus par Auguste qui priait, d'une voix faible encore, lady Ormsby et Mathilde de

venir le rejoindre dans l'autre chambre; car le repos qu'il prenait ordinairement avait été abrégé par l'impatience qu'il éprouvait de voir sa mère, le plus possible, avant son départ qui devait avoir lieu le lendemain. Ce désir empêcha lady Ormsby de retrouver une autre occasion de renouveler des exhortations qui auraient pu devenir utiles à Mathilde. Elle fut donc obligée de l'abandonner à son sort, le cœur rempli de craintes trop bien fondées, et après lui avoir fait les plus tendres adieux.

CHAPITRE V.

C'ÉTAIT avec trop de raison que lady Ormsby avait prévu les dangers sans cesse renaissans de la situation de sa jeune amie. A mesure qu'Auguste se rétablissait, il devenait de plus en plus difficile à Mathilde de voir, sans en être émue, l'expression plus vive et plus tendre de ces yeux qui semblaient ne s'ouvrir de nouveau à la lumière que pour se fixer

sur elle, ou d'entendre, sans en être touchée, les sons plus affermis de cette voix mélodieuse, qui ne paraissaient reprendre quelque force que pour ajouter à l'ardeur de ses paroles passionnées. Il était bien cruel de renoncer à tout cela, pour retrouver la mauvaise humeur de celui qu'elle devait seul écouter avec plaisir, ou le regard insignifiant de ce visage immobile, le seul qu'elle dût contempler avec amour.

Le rêve de bonheur auquel Mathilde et Ormsby se livraient, en ce moment, était délicieux; cependant ils n'osaient jamais s'en rappeler l'origine, ni en prévoir la fin. Mais ils devaient être bientôt réveillés de ce songe enchanteur par la chose même

qui avait, depuis quelques semaines, tant ajouté à leurs jouissances, tout en leur laissant pressentir qu'elles ne tarderaient pas à finir; le rétablissement d'Ormsby semblait ne plus lui laisser d'excuse pour différer de quitter le palais de sir James, et pour retourner chez lui. Il fut donc convenu qu'ils se sépareraient après la première promenade qu'on lui avait permis de faire.

On arrangea que cette excursion commencerait par une course dans les jardins de Pamphyli Doria; toute la société désirait parcourir ce lieu délicieux pour savourer les charmes d'un véritable printemps.

Sir James, qui était toujours impatient lorsqu'il éprouvait la moindre

contrariété, montra de l'humeur d'être obligé, par une si belle journée, d'attendre Mathilde, qui avait été poser, le matin même, pour faire faire son buste; et mistriss Mechlin proposa aussitôt que sir James, le colonel Canteen et elle partissent pour la promenade, et que lord Ormsby, qui ne devait pas rester aussi longtemps dehors, allât chercher Mathilde chez le sculpteur, et vînt ensuite les rejoindre avec elle dans les jardins.

Ormsby lui-même n'aurait pu consentir plus promptement à cette proposition, que ne le fit le Baronnet; et Mathilde, étant absente, ne fut pas consultée à ce sujet. Quand Ormsby vint seul la prendre chez le sculp-

teur, elle ne crut pas nécessaire de chercher quelqu'objection imaginaire pour s'opposer à un arrangement pour lequel on ne lui avait pas demandé son opinion ; ils se rendirent donc aux jardins de Pamphyli Doria, et ils eurent le loisir de rester seuls ensemble pendant très-long-temps, le dernier jour où il leur était encore donné de jouir, sans contrainte, de cette intimité à laquelle les circonstances leur avaient permis, depuis quelques semaines, de se livrer.

Non-seulement le temps et le lieu semblaient particulièrement en harmonie avec leurs sentimens mutuels, mais ils pouvaient aussi être l'emblême des dangers cachés de leur situation. Pendant ces jours délicieux,

où la nature elle-même paraît nouvelle; dans cette terre de prédilection, dont nous sommes portés à croire que les solitudes enchantées nous séparent entièrement des maux et des misères de ce monde, un brillant soleil vient nous séduire et nous donner le désir d'y rester le plus longtemps possible; et nous oublions tout, excepté le plaisir présent. Mais, hélas! un poison mortel s'exhale de ce souffle embaumé qui semble ne nous apporter que l'amour; et la destruction se cache sous ces fleurs naissantes qui ne nous présentent que de douces et séduisantes images.

Mathilde et Ormsby s'étaient rendus près d'une de ces fontaines solitaires qui embellisent plusieurs des

délicieux points de vue de ces jardins. Jamais Mathilde n'avait paru plus charmante aux yeux de son amant. Le simple vêtement que le goût du statuaire lui avait fait choisir pour sa séance, semblait ajouter une grâce toute nouvelle à ses formes parfaites; tandis que, se livrant sans contrainte aux plus doux sentimens de son cœur, ses traits angéliques avaient pris l'expression de la tendresse la plus innocente; mais, lorsqu'elle leva les yeux vers celui qui occupait toutes ses pensées, et rencontra son regard passionné, elle se sentit tout à coup frappée du changement que sa cruelle maladie avait produit sur son beau et mâle visage. Elle fut distraite des douces jouissan-

ces que lui procurait leur réunion actuelle, pour se rappeler avec plus de force, que si, depuis quelque temps ils avaient eu de nombreuses occasions de se voir, on ne pouvait en attribuer la cause qu'aux souffrances et au danger d'Orsmby; et, en regardant ses joues pâles et ses yeux éteints, elle vit bien que les traces du funeste accident qui leur avait procuré un plaisir passager, devaient survivre long-temps aux avantages qu'ils avaient tirés tous deux d'un si triste événement.

Touchée de ces réflexions, elle s'appuya sur la balustrade de marbre; et, détournant sa tête pour tâcher de se remettre un peu, quelques larmes qu'elle voulait en vain retenir, s'é-

chappèrent de ses beaux yeux, et vinrent se mêler aux eaux de la charmante fontaine, au-dessus de laquelle elle était placée.

Ni cette agitation, ni les efforts qu'elle fit pour la cacher, ne furent perdus pour Ormsby, et il lui dit, en lui serrant doucement la main, et en s'avançant comme pour saisir l'expression de ses traits, qu'elle essayait encore de lui dérober : « Mathilde peut-elle chercher de la sympathie à ses chagrins dans ces eaux bouillonnantes, et refuser sa confiance à celui dont elle ne peut prendre le silence pour de l'insensibilité? »

Elle ne lui répondit qu'en tournant vers lui ses yeux humides, et, appuyant sa tête sur le bras d'Ormsby,

elle pleura amèrement: son amant, ne pouvant se contenir plus long-temps, s'écria :

« Chère Mathilde! toute réserve est désormais impossible; ne croyez pas que j'aie pu rester témoin d'un malheur que vous méritez si peu, sans en être touché. Celui qui vous adore, celui qui sent le prix de tous ces charmes, dont l'imagination la plus vive croirait à peine la réunion possible, pourrait-il donc, de sang-froid, les voir profanés par un être aussi incapable de sentir leur valeur, qu'il est indigne de les avoir plus long-temps en son pouvoir? Quand je croyais que toutes les peines de l'absence n'étaient senties que par moi, je supportais en silence le lourd fardeau de mon in-

fortune; mais à présent je vois que, non-seulement vous êtes perdue pour celui qui ne vit que de votre bonheur, mais que ce bonheur lui-même est sacrifié chaque jour à des devoirs qui ne devaient pas exister pour vous, et je ne puis contenir davantage cet entraînement irrésistible, cette douce sympathie qui, depuis notre première jeunesse, nous a prouvé que nous étions faits l'un pour l'autre.»

— « Arrêtez! Auguste! arrêtez, par pitié! dit Mathilde, ce serait en vain que je voudrais vous dissimuler que l'amour que je vous avais promis n'a jamais été donné à un autre. Plusieurs événemens se sont réunis pour ranimer encore en moi des sentimens qui, hélas! sont restés au fond

de mon cœur. Ma vie domestique a toujours été bien triste ; mais elle est devenue, par vous, doublement affreuse pour moi, car la paix de mon âme est détruite ; j'ai perdu l'estime de moi-même. Je sens qu'il faut nous quitter, si vous ne voulez pas me priver entièrement des consolations que peut me donner mon innocence ; oui, dans ce moment même, laissez-moi, laissez-moi, par pitié ! »

— « Jamais ! dit lord Ormsby : notre faute, si on peut lui donner ce nom, retombera sur la tête de ceux qui ont réussi à nous séparer, en employant des moyens si bas et si perfides, à rompre une union que nos vœux mutuels devaient rendre indissoluble. Ces liens qui vous retiennent

maintenant, ces liens contractés par la fraude et par la plus basse cruauté et dans des vues purement mondaines, ne pourront jamais forcer à se désunir des cœurs que la passion la plus pure avait d'abord réunis. »

— « Cher Auguste, n'employez pas ainsi des sophismes qui ne sauraient même persuader mon cœur trop prévenu en votre faveur et trop porté à vous croire. A quoi nous servirait de nous rappeler sans cesse combien nous aurions pu être heureux! Hélas! il n'est plus temps! je suis l'épouse d'un autre. Si toutes mes pensées ne sont pas conformes aux devoirs que ce titre m'impose, je dois du moins remplir rigoureusement les obligations que j'ai contractées. Le monde

ne peut pas et ne doit pas admettre de distinctions imaginaires, lorsqu'on est assez coupable pour vouloir y renoncer. Croyez-vous que je pusse jamais endurer la honte de ne voir répondre à mes sourires que par des railleries méprisantes? Je pourrais à peine m'accoutumer à la froideur et à la réserve des gens vertueux, encore moins à l'air contraint et glacé d'un petit cercle de famille, déjà disposé à la malveillance. Aurais-je donc le courage de supporter les reproches de votre pieuse mère, et de notre chère et innocente Émilie? ils n'en seraient pas moins déchirans pour moi, parce que leur bonté tâcherait de les adoucir. Oh! Auguste! je rougis de penser que nous avons

pu discuter si long-temps sur un tel sujet. Croyez-moi, notre seule sûreté est dans notre séparation ! »

— « Écoutez-moi un moment, dit lord Ormsby avec une émotion si violente, que la rougeur de ses joues et l'éclat de ses yeux firent cesser toutes les traces de langueur que sa maladie lui avait laissées: jamais je ne pourrais survivre à un tel arrêt. La simple pitié aurait dû vous porter à m'épargner ce dernier coup, le plus cruel de tous, puisqu'il ne me laisse aucun doute sur l'insensibilité qui, seule, peut vous avoir inspiré de si froids calculs ! Pourquoi le moment où je vous vis, pour la première fois, après ma blessure, n'a-t-il pas été le dernier de ma vie ? pourquoi avez-

vous écarté de mes regards cette douce vision, sur laquelle mes yeux se seraient fermés en paix? pourquoi voulez-vous effacer le souvenir de ce tendre intérêt, qui me rendait chère la mort elle-même?»

— « Dieu puissant, interrompit Mathilde, cet emportement va vous tuer.» Elle se sentait si effrayée de la violence d'une passion qu'il ne pouvait plus maîtriser, qu'elle avait été obligée de renoncer à le quitter; et elle fut encore plus alarmée quand elle s'aperçut qu'une pâleur mortelle succédait à la rougeur momentanée qui avait coloré son visage, et qu'il avançait la main pour se soutenir contre la balustrade, afin d'éviter le danger de tomber privé de tout sentiment.»

Cette vue excita encore davantage la tendresse et la pitié de Mathilde: il était impossible qu'elle l'abandonnât maintenant. Tâchant donc d'éviter les sujets de conversation qui l'avaient tant agité et lui avaient fait tant de mal, ils restaient appuyés sur la rampe de verdure; et Mathilde regardait, avec anxiété, si une faible rougeur revenait enfin colorer son visage, lorsqu'ils furent aperçus par le reste de la société, qui se trouvait sur une terrasse au-dessus de celle où ils étaient alors. Le *custode* (le gardien), qui montrait les merveilles de ce jardin, fut le premier qui les remarqua; et ayant ce sentiment poétique qui est particulier même à la classe la plus basse de ses compatrio-

tes, il fut frappé de la beauté d'un groupe qui était si bien en harmonie avec cette scène ravissante.

« Ah! quel beau couple! il est digne d'un tel paradis (*)! s'écria-t-il. Oui. Cela ressemble beaucoup au premier tentateur et au serpent caché sous l'herbe, murmura mistriss Mechlin, qui avait l'air de se parler à elle-même, mais qui attira cependant l'attention du Baronnet et du colonel Canteen sur le tête-à-tête qui avait lieu au-dessous d'eux. »

« Qu'est-ce que c'est que ça, s'écria sir James, qui, comme nous l'avons déjà dit, ne comprenait pas un

(*) Ah! che coppia bella! sembra degna d'un tal paradiso!

mot d'italien? qu'est-ce que dit donc cet homme? »

— « Oh ! rien, reprit mistriss Mechlin; je disais seulement que ce guide pastoral était inspiré par ce jardin d'Éden, et improvisait une paraphrase de Milton. Il paraît qu'il a trouvé ici un Adam et une Eve : *Un couple plus charmant qu'aucun de ceux qui se sont livrés depuis aux embrassemens de l'amour* (*). »

« Je ne suis pas très-forte sur les citations: cependant il y a, je crois, encore quelque chose sur les fils et les filles d'Adam et d'Eve, qui ne

---

(*) « The Loveliest pair
That ever since in love's embraces met ».
Milton's, Paradise lost.

peut s'appliquer ici. Mais vous conviendrez que ces vers :

Sous un épais ombrage, au bord d'une onde pure
Où des zéphirs légers frémit le doux murmure,
Tous les deux étendus, à l'abri des chaleurs,
Foulaient un vert gazon paré de mille fleurs. (*)
Trad. de DELILLE. — *Paradis perdu.*

leur conviennent parfaitement. »

— « A quoi diable sert tout ce galimatias, dit sir James avec un peu d'aigreur? Ce qui étonna fort sa compagne, car elle ne pouvait s'empêcher d'être surprise de l'émotion qu'il avait montrée lorsqu'elle avait, en plaisantant, fait allusion à une chose qui,

(*) « Under a tuft of shade, that on a green,
Stood whispering soft; by a fresh fountain side
They sat thei down. »

depuis si long-temps, paraissait évidente à ses yeux toujours si disposés à s'ouvrir dès qu'il pouvait y avoir du scandale ; jusque-là elle l'avait cru d'une parfaite indifférence à ce sujet. Sans cette conviction, bien qu'elle ne fût pas très-disposée en faveur de lord Ormsby, et qu'elle aimât beaucoup moins Mathilde qu'autrefois, elle se serait bien gardée de risquer de dire une chose qui pouvait amener une esclandre, et compromettre la durée d'un établissement qui lui convenait si bien.

Mais si la jalousie est quelquefois *aussi légère que l'air*, de même nous savons souvent aussi peu d'où elle peut naître, que d'où vient le vent qui souffle sur nous. Après avoir paru

d'abord voir avec un calme extraordinaire l'intimité de Mathilde et d'Ormsby, sir James fut tout à coup agité par un violent accès de jalousie, sans en avoir plus de motif qu'auparavant, et sans y avoir été provoqué par rien de grave. Et quand il les rejoignit sur la pelouse, où ils étaient restés, et que lady Mathilde l'eût informé que le malade avait beaucoup souffert d'un excès de fatigue, il ne put assez se contraindre pour lui répondre poliment; et, pressant Mathilde de partir, sous prétexte qu'il était tard et qu'il les attendait depuis long-temps, il insista pour que mistriss Mechlin et le colonel Canteen prissent place dans sa voiture, pour le retour, et laissa

Ormsby remonter seul dans la sienne pour retrouver son appartement solitaire.

CHAPITRE VI.

Les heures s'écoulaient lentement pour Mathilde, depuis qu'elle était privée du charme de la société d'Ormsby, auquel elle s'était si doucement accoutumée, et elle était plus exposée que jamais à souffrir de la mauvaise humeur de sir James qui lui paraissait doublement pénible, depuis que sa conduite ne la laissait pas entièrement exempte de tout reproche

intérieur. Le matin du jour qui succéda à celui où s'était passée la scène dont nous avons parlé, se trouvant un peu soulagée par l'absence de mistriss Mechlin, qui était allée faire une partie à Frascati, elle avait cherché à échapper au monde et à elle-même, en se réfugiant dans l'église de saint-Pierre.

C'est précisément à l'heure où tout est bruyant et agité au-dehors, que la solitude de cette magnifique basilique paraît plus imposante. Dans l'intervalle des cérémonies pompeuses, établies pour célébrer la religion, on n'entend rien dans toute cette vaste étendue, si ce n'est la prière que murmure à voix basse quelque pénitent solitaire.

J'ai déjà dit que l'éducation religieuse de Mathilde avait été négligée : sa famille était originairement catholique. Son oncle fut le premier qui, pour des raisons politiques, renonça à la croyance de ses pères. Exclusivement confiée à ses soins, depuis sa plus tendre enfance, Mathilde avait été élevée ostensiblement dans les doctrines de l'église d'Angleterre. Mais, quoique lord Wakefield soutînt toujours, avec le zèle d'un converti, l'union inséparable de l'église et de l'État, Mathilde n'avait pu s'empêcher de remarquer qu'il trouvait souvent cette union incompatible dans la pratique. Car non-seulement l'état remplissait entièrement son temps pendant six jours de la semaine, mais

empiétait même sur les droits de l'église le septième, et on trouvait toujours des prétextes et des excuses fondées sur l'embarras des affaires, pour négliger les devoirs de ce saint jour.

Ayant eu constamment un tel exemple devant les yeux, et aucun principe bien affermi n'ayant été gravé dans son esprit, il n'est pas étonnant que le temps que Mathilde avait passé à l'église de sa paroisse, avec sa gouvernante, ne lui eût pas été aussi profitable qu'il aurait pu l'être dans d'autres circonstances.

Mais bien que, par suite de cette mauvaise éducation, ses sentimens religieux n'eussent pas assez de force pour exercer un grand pouvoir sur sa conduite, cependant ils avaient

toujours frappé son imagination ; elle n'entrait jamais dans ce sanctuaire solennel sans éprouver une sainte terreur ; et lorsqu'elle le quittait, ses sentimens étaient purifiés et amendés, et son esprit fortifié par des réflexions salutaires.

Je suis bien loin de nier l'extrême pureté de notre culte réformé, et la simplicité de son énergique éloquence qui, dédaignant tout ce qui tient à l'ostentation, ne s'adresse qu'à la raison et n'est guidée que par la vérité. On pourrait peut-être mettre en doute si, en rejetant ainsi tous les prestiges de l'imagination, le protestantisme, qui fait éviter scrupuleusement toutes les erreurs, n'a pas trop négligé ou trop limité ses

moyens de persuasion ; assurément on ne peut que louer l'usage qui veut que les protestans se réunissent pour se livrer à des pratiques de dévotion et à des prières, et que tous leurs exercices religieux soient fondés sur des raisonnemens sans réplique ; que, bien que les prêtres se revêtissent de leurs plus beaux habits, l'église soit dépouillée de toute espèce d'ornement extérieur, de peur que l'œil ne vienne à distraire l'esprit des méditations auxquelles il doit se livrer. Mais peut-être n'est-ce pas une chose moins frappante et moins persuasive, que de contempler la magnifique basilique de Saint-Pierre, toujours ouverte aux plus pauvres et aux plus misérables, et de voir ceux-ci, oubliant les hail-

lons qui les couvrent, perdre le souvenir de leurs peines et de leurs soucis; parce qu'ils sentent que là même, au milieu d'un des plus sublimes ouvrages qui soient sortis de la main des hommes, les paroles qu'ils prononcent sont semblables à celles que profèrent les puissans et les grands de la terre, et qu'ils ont, comme eux, la liberté d'offrir à Dieu leurs vœux et leurs hommages. Il est certain que les superbes monumens des arts ont une influence inévitable sur les sens des dévots, et que l'imagination contribue aussi, pour sa part, à exciter les sentimens religieux. Ainsi, quoique cette impression ne soit peut-être pas produite par une source assez pure, cet inconvénient peut être

compensé par le plus grand nombre de ceux sur lesquels elle exercera son pouvoir.

Mais il est temps de cesser une digression inutile, et de suivre notre héroïne dans sa course solitaire. Tandis que, plongée dans ses réflexions, elle errait le long des bas-côtés de cette église encore déserte, son attention fut attirée par la figure d'un moine qui, dans l'attitude d'une extrême dévotion, était à genoux devant un autel, sur lequel était représentée l'adoration des Mages. Elle savait à peine elle-même pourquoi elle le remarquait : il n'y avait rien de particulier dans l'habit de son ordre. Ses traits durs et prononcés, sa physionomie frappante indiquaient seu-

lement peut-être le pays dans lequel il était né, car elle ne doutait pas qu'il ne fût Italien. Cependant il y avait sur son visage une expression de souffrance, mêlée de quelque repentir, qui semblait exciter plus particulièrement, dans le cœur de Mathilde, l'intérêt que sa vue lui avait d'abord inspiré. Mais elle était loin d'être préparée à l'effet extraordinaire qu'elle fit sur lui, lorsqu'en passant près des marches de l'autel sur lesquelles il était à genoux, les yeux du moine rencontrèrent, pour la première fois, les siens. Le changement que cette vue produisit dans toute sa personne fut si subit, si effrayant, qu'elle ne put l'attribuer qu'à un accès de folie; et, se détournant à la hâte, elle s'en-

fuyait loin de lui, lorsqu'elle s'aperçut, non sans trembler, qu'il la suivait avec une précipitation toujours croissante. Sa surprise fut encore plus grande lorsque, s'approchant davantage, il s'adressa ainsi à elle, en anglais, d'un ton suppliant : « Milady, arrêtez un moment ! Mathilde, je vous implore ! »

Quoique Mathilde se sentît très-alarmée, sa présence d'esprit ne l'abandonna pas, et elle lui demanda de lui apprendre ce qu'elle pouvait faire pour lui, et comment il était possible qu'un étranger pût savoir son nom ?

Il lui répondit : « Comment ne connaîtrais-je pas un nom que j'ai donné moi-même sur les fonts que vous

apercevez là-bas? Mais, je le sens, il faut parler, quoi qu'il puisse m'en coûter: Delaval n'est-il pas, ou n'a-t-il pas été votre nom? Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même.»

Mathilde resta stupéfaite de la manière incohérente, mais cependant positive, dont il venait de lui prouver qu'il n'était étranger ni à elle ni à sa famille; et elle ne put lui répondre qu'en lui demandant quand il l'avait vue auparavant. «Il y a long-temps, répondit-il, que j'adresse au ciel de vaines prières pour obtenir le bonheur qui m'est accordé en ce moment: enfin elles ont été entendues. Si vous êtes encore aussi pure, aussi exempte de tout orgueil mondain que

lorsque vous avez reçu le nom que j'ai osé prononcer en m'adressant à vous. Si votre esprit comme votre personne offre la plus fidèle image de celle qui vous serrait dans ses bras, quand je vous contemplai pour la dernière fois, alors le récit que j'ai à vous faire, en adoucissant ma peine, ajoutera aussi à votre bonheur; mais si, comme je le crains bien.....

Dans ce moment, le moine fut interrompu par les chants éloignés d'une procession qui se dirigeait vers l'endroit où ils étaient alors. Il parut craindre qu'on ne le trouvât engagé dans une conférence qui probablement était contraire aux règles de son ordre; et, s'approchant davan-

tage de Mathilde, il lui dit à l'oreille : « Je n'ose rester plus long-temps, mais si vous avez quelqu'amour pour la justice, je vous conjure de venir me retrouver ici demain quand il fera nuit.»

« Je ne sais pas quel est maintenant votre sort. S'il y a quelqu'un au monde qui ait droit à votre confiance, ne lui dites rien de ce qui s'est passé entre nous avant quelques heures d'ici, avant que je vous aie fait ce singulier récit. Gardez le silence jusqu'à demain soir, gardez, je vous en conjure, un secret absolu. Dégagez votre cœur de tout amour pour les pompes et les vanités de ce monde; car je puis donner et je puis reprendre : je peux enrichir votre cœur, et vous réduire à la misère. »

Alors il jeta un long regard sur sa compagne saisie d'étonnement, ensuite avançant davantage son capuchon sur sa tête, il se mêla à la foule qui accompagnait la procession, et Mathilde le perdit bientôt de vue.

CHAPITRE VII.

Tandis que Mathilde s'éloignait lentement de l'église, et qu'elle suivait le chemin qui conduisait à son palais, elle essayait en vain de former quelque conjecture probable sur l'être mystérieux avec lequel elle semblait avoir des rapports si extraordinaires, et sur la nature des communications qu'il avait promis de lui faire. Quelquefois elle se persuadait que c'était

un fou qui, profitant de ce que le hasard lui avait fait connaître son nom et celui de sa famille, avait arrangé le reste dans son imagination en désordre. Mais, d'un autre côté, bien qu'elle fût peu disposée au soupçon, la réserve inexplicable que son oncle avait toujours eue avec elle, lorsqu'il était question des événemens qui s'étaient passés pendant son enfance, avait toujours frappé son esprit comme très-singulière, et elle avait toujours conservé la conviction que quelque secret de famille lui avait été caché. Elle se détermina donc à céder à la prière du moine et à lui accorder une seconde entrevue; elle cherchait encore quel moyen elle pourrait trouver pour se rendre près

de lui à l'heure qu'il lui avait indiquée, sans exciter aucun soupçon, lorsqu'en arrivant chez elle, ses pensées furent détournées de ce qui les occupait, par la nouvelle d'un autre événement aussi inattendu, que lui apprit mademoiselle Félicie.

« Oh! milady, je vous le donne en cent. Devinez qui est-ce qui vient d'arriver? » — « Qui donc, Félicie? C'est peut-être madame Hilas qui a apporté ma robe. Est-ce que je l'ai fait attendre? »

— « Oh! non, milady. Qui pourrait le croire? C'est le garde-chasse de Delaval. »

— « Qui donc enfin? »

— « Vous savez bien. L'ancien garde-chasse de Delaval, Mr. Boulby. »

Quelqu'étrange que cela puisse paraître, le récit de Félicie était littéralement vrai. Le vieux Dick Boulby voyant avec désespoir, d'après les progrès rapides que faisait la nouvelle grande route, que l'entière destruction du parc de Delaval était inévitable, à moins qu'une autorité plus puissante que celle qu'il pouvait exercer n'y vînt apporter obstacle, et que le petit logement dans lequel il était né serait un des premiers sacrifié au nouveau projet, il avait formé la résolution de venir trouver son maître et sa maîtresse partout où ils pourraient-être; et bien que, de sa vie, il ne fût sorti du parc de Delaval que pour assister aux assises qui se tiennent quatre fois par an, pour exécuter son plan il s'était

rendu à Londres par la voiture publique ; et ayant appris là que sir James était à Rome, il avait profité des moyens qu'on trouve si facilement dans Piccadilli pour se transporter d'un lieu dans un autre ; car il suffit d'un seul trait de plume pour être conduit indifféremment à Naples ou à Knightsbridge (*).

Une fois parti, il fut fidèlement remis, d'un courier à un autre, comme un ballot de marchandises, et il se présentait maintenant devant sir James tel qu'il était au moment où il avait quitté le parc de Delaval ; sa

(*) Petit village en sortant de la Barrière de Piccadilli ; il touche Kensington.

Note du Traducteur.

figure devait paraître plus étrange à des yeux romains, qu'aucune de celles que le carnaval avait produites, avec sa jaquette de pluche verte, sa veste rouge et tous ses galons. Le seul changement que son habillement eût subi, consistait en ce que son grand chapeau blanc avait été remplacé par une légère casquette, à la demande de son compagnon de voyage, le courier, dont le nez s'était trouvé fort incommodé, pendant son sommeil agité, tant qu'il avait conservé son premier accoutrement. Nous ne nous étendrons pas sur l'étonnement que cette arrivée inattendue causa à sir James; ni sur les paroles qui lui échappèrent alors, et qui prouvaient qu'il le croyait fou d'être venu ainsi

le troubler à une telle distance et pour un tel objet. A la fin, cependant impatienté de l'entêtement avec lequel Dick Boulby répétait sans cesse « c'est une profanation de détruire ainsi notre vieux manoir, » son maître lui commanda un peu aigrement de se taire.

« Me taire! Vous pouvez croire que j'aurais fait tant de chemin pour me taire! me taire! moi qui ai été pendant dix jours tête à tête avec un monsieur sans lui rien dire, parce que je réfléchissais comment je m'y prendrais pour vous parler; et tout cela pour me taire! Mon dieu! mon dieu! je savais bien qu'il ne résulterait rien de bon de votre voyage avec milady hors de notre vieille Angle-

terre ; mais, dans tous les pays étrangers, je n'ai jamais rien vu de comparable au beau chef-d'œuvre que vous faites actuellement dans notre parc. »

« Écoutez-moi, monsieur, dit sir James : si je vous permets de rester à mon service (faveur que vous ne méritez pas), vous voudrez bien apprendre à traiter votre maître avec plus de respect. »

« Rester à votre service ! et comment pourrais-je y rester ? Quand vous ne conservez pas votre parc ; comment pourrais-je continuer à en être le gardien ? comment pourrais-je rester votre garde-chasse, quand tout le gibier que vous y avez laissé sera transformé en charbon ? Après

avoir ouvert la porte depuis soixante ans, c'est-à-dire depuis mon enfance jusqu'à présent, aux amis de milord, croyez-vous que je m'abaisserai jusqu'à recevoir encore de l'argent à votre barrière, à chaque voiture qui passera? »

Mon dieu! mon dieu! qui aurait pu penser que les choses tourneraient ainsi? « Ah! ajouta-t-il, en remuant la tête d'un air significatif et consterné, si milady avait épousé lord Ormsby, comme nous l'espérions tous, rien de tout cela ne serait arrivé. »

» Lord Ormsby! s'écria sir James! qu'est-ce que vous dites donc de lord Ormsby? »

« Je dis que si vous voulez savoir

la vérité, quand milady devait se marier à lord Ormsby (alors l'honorable Auguste Arlingford), il n'y avait pas deux opinions dans tout le pays; les vieux et les jeunes étaient également disposés à repandre des bénédictions sur leurs jolies têtes; mais lorsque vous êtes venu, et que vous avez dit que votre poche était pleine d'une grande quantité d'argent, quoique personne ne l'eût vu, nous avons secoué la tête, et aucun de nous ne pouvait concevoir comment un tel mariage pourrait se faire. »

« Prétendez-vous dire par-là, rustre insolent, que vous supposiez que lord Ormsby devait épouser lady Mathilde?» — « Supposer! j'aime beaucoup çà! Est-ce que c'est nouveau

pour vous? Je croyais que tout le monde le savait. »

La violence des diverses émotions que cette nouvelle inattendue causa à sir James fut telle que, pendant quelque temps, il lui fut impossible de parler. Dans le même instant Mathilde entra, et ne remarquant pas l'agitation du Baronnet, elle accueillit avec bienveillance le vieux serviteur qu'elle connaissait depuis son enfance; et le plaisir que celui-ci éprouva, en revoyant son ancienne maîtresse, rendit un peu de sérénité à ce bon vieillard, dont la tranquillité venait d'être si troublée.

« Vous avez dû être bien fatigué d'avoir fait une si longue route? lui demanda Mathilde avec bonté. »

« Je vous remercie, milady: il est certain que mes os ont été rarement aussi secoués; Je doute si je pourrai jamais me tenir droit sur une chaise; car si je m'asseois un moment, je les sens craquer: on me croirait entièrement disloqué. »

Dick Boulby ne put continuer de lui faire le récit de son voyage, car il fut interrompu par sir James, qui, d'une voix altérée par la colère, ordonna à Mathilde de le suivre dans la chambre voisine.

» Ainsi, madame, lui dit aussitôt sir James, vous avez tellement échappé jusqu'à présent à toutes les indiscrétions, que vous vous flattiez sans doute de conserver toujours la même sécurité, et vous croyiez pou-

voir continuer à jouir des avantages solides que vous donnent mes richesses et ma position, et des plaisirs plus frivoles et plus chers à votre cœur que vous procure une ancienne passion.»

« Sir James, dit Mathilde avec dignité, je ne répondrai pas à vos questions, tant que vous vous dégraderez ainsi, en m'insultant. »

«Eh bien! madame! reprit sir James, je me contenterai de vous faire une ou deux demandes. Lord Ormsby a-t-il autrefois été accepté comme aspirant à votre main? s'il en est ainsi, pourquoi m'avez-vous caché cette circonstance; et comment pouvez-vous vous défendre de l'avoir encouragé, comme vous l'avez fait dernièrement? »

Mathilde lui répondit avec calme: « Maintenant que vos questions, quoiqu'elles soient les mêmes au fond, ne sont plus faites avec une grossièreté aussi offensante, j'y répondrai à l'instant et le mieux qu'il me sera possible. Il est vrai que, long-temps avant de vous avoir connu, l'affection mutuelle qui existait entre lord Orsmby et moi, avait été encouragée par nos deux familles; il est survenu des circonstances qui ont fait cesser les relations que nous avions ensemble; et les vives instances de mon tuteur m'ont déterminée à écouter vos propositions. Mon oncle me recommanda spécialement alors de ne jamais parler du premier engagement que j'avais formé. Que ce soit à tort ou à

raison, il est certain que ce fut malgré moi que j'obéis à ses ordres sur ce point: c'est à vous de juger si, depuis notre mariage, vous avez pu m'inspirer une confiance sans bornes. Elle seule aurait pu me faire trouver excusable de revenir sur un sujet qui intéressait non seulement mes propres sentimens, mais aussi ceux d'un autre envers qui ma conduite n'a pas été entièrement exempte de reproches. A l'égard de votre dernière accusation, celle d'avoir encouragé les attentions de lord Ormsby, un moment de réflexion aurait dû suffire pour vous rappeler à quel point elle est peu fondée, et, au contraire, avec quel soin je l'ai évité pendant quelque temps, vous en avez fait vous-même

l'observation ; quant à l'événement qui a depuis renouvelé notre intimité, la seule reconnaissance aurait dû vous empêcher d'oublier combien peu de part j'y ai eu dans l'origine.»

En répondant ainsi aux violences de son mari avec le calme que lui donnait sa dignité offensée, elle parut avoir ébranlé ses soupçons. Dans ce moment ils furent interrompus par le laquais de sir James, dont le défaut principal était une extrême curiosité, et qui, ayant entendu de loin cet orage domestique, n'avait pu résister au désir d'en apprendre la cause, et avait cherché un prétexte pour entrer. Il s'introduisit donc, tenant dans sa main, pour lui servir d'excuse, le même livre d'esquisses que lady Ma-

thilde avait perdu à Genève, et dit : « Le domestique de lord Ormsby, milady, a laissé ce livre avec plusieurs autres objets appartenant à sa Seigneurie. Angelo m'a assuré qu'il avait été perdu le jour où milady rencontra lord Ormsby à la villa près de Genève, et il suppose que sa Seigneurie l'a emporté par mégarde. »

« Comment? dit sir James, écumant de rage, vous avez rencontré lord Ormsby à Genève! et vous ne m'en avez rien dit ? Cela est-il vrai ?»

« Oui ! dit Mathilde. »

« Alors, tous mes soupçons sont confirmés : préparez-vous, madame, à quitter Rome avant le lever du soleil. » Clarke, que les chevaux soient prêts pour cinq heures.

En disant ces mots, il sortit de l'appartement, et Mathilde ne le revit plus jusqu'au moment où la voiture fut à sa porte.

Quand elle se retrouva seule, le courage qui l'avait soutenue, pendant l'épreuve à laquelle elle venait d'être soumise, l'abandonna aussitôt qu'elle ne sentit plus la nécessité absolue de le conserver. Elle donna un libre cours au désespoir que lui causait l'affreuse perspective des maux inévitables qui lui étaient réservés. Elle s'était justifiée du reproche de fausseté habituelle, dont sir James lui-même n'aurait pu l'accuser s'il avait connu son caractère. Cependant elle ne pouvait se dissimuler que ce n'était pas sans sujet qu'il la soupçonnait

de nourrir un attachement criminel : attachement qui ne lui laissait que le regret amer de se séparer d'Ormsby, et lui faisait oublier toutes les autres circonstances qui devaient rendre ce départ odieux et humiliant pour elle.

Je désire m'appesantir le moins possible sur les détails de cette partie de mon récit, et je raconterai les événemens qui suivent en peu de mots. A cinq heures le lendemain matin, sir James, s'obstinant à exécuter la résolution qu'il avait formée si précipitamment, emmena de force sa malheureuse femme hors de Rome, sans s'inquiéter de l'effet qu'une fuite si soudaine et si inexplicable pourrait produire en confirmant des rapports

injurieux pour le caractère de Mathilde, et pour son propre honneur; et pendant leur triste voyage de Rome à Florence, notre héroïne fut soumise à tous les mauvais traitemens et à toutes les violences dont un esprit vulgaire et un cœur insensible peuvent être capables.

Aussi-tôt que lord Ormsby apprit que les Dornton avaient quitté Rome si précipitamment, il eut la folie de les suivre, et ce fut huit jours après la funeste matinée qu'ils avaient passée ensemble dans les jardins de Pamphili Doria, qu'en se séparant après une entrevue secrète qu'elle avait eue avec lui, et qui eut lieu à la villa Strozzi à Florence, Mathilde incapable de supporter plus long-

temps la barbarie de son mari, ou de résister à l'ardeur passionnée de son amant, lui dit d'une voix à peine intelligible qu'elle consentait à un enlèvement immédiat.

En peu d'heures, ils arrivèrent à Leghorn, d'où ils s'embarquèrent pour Naples, et, au moment où le vaisseau s'éloignait du rivage, ils sentirent tous deux que ce bâtiment qui ridait la surface des eaux contenait tout ce qui leur restait dans le monde.

Ce fut ainsi qu'un moment d'imprudence, qu'une seule action coupable fit tomber une des femmes les plus vertueuses qui eussent existé, du rang le plus élevé et de la réputation la plus parfaite, à l'abaisse-

ment le plus avilissant, et la rendit l'égale de ces êtres dégradés qui font la honte de la société. Destinée par la naissance à soutenir avec dignité un ancien nom et une ancienne famille, elle fut alors réduite à n'obtenir que par égard un titre douteux. Au lieu d'être recherchée par tout le monde avec empressement, ses anciens amis l'évitaient avec soin ; et, ce qui devait ajouter à son humiliation une angoisse mille fois plus déchirante pour un cœur comme le sien, elle sentait qu'elle l'avait mérité.

CHAPITRE VIII.

La vérité me force de convenir que la punition intérieure, qui suit ordinairement les grandes fautes, ne fut pas dans cette occasion la conséquence immédiate de la conduite coupable d'Ormsby et de Mathilde. Si on trouve que cet aveu peut avoir un effet dangereux, et si l'on me reproche de trop m'écarter, en le faisant, des principes rigoureux de la morale, je

demanderai seulement au lecteur de consentir à suspendre son jugement jusqu'à la fin de mon récit.

Pendant tout le temps de leur passage, les cœurs de nos fugitifs étaient aussi légers que la barque qui les portait, et leur bonheur leur paraissait sans bornes comme la vaste étendue d'eau qu'ils avaient autour d'eux. Étant arrivés au but de leur voyage, ils quittèrent le vaisseau qui les avait conduits, et où ils éprouvaient encore quelque gêne et quelque contrainte pour se livrer en liberté au plaisir de faire les promenades les plus variées dans les environs solitaires de Sorrento. Ils avaient pris une maison pour passer l'été dans cette baye, située dans le pays le plus

ravissant qu'il y ait au monde. Là, tandis que les semaines s'écoulaient comme des jours, et les mois comme des semaines, ils se persuadaient que leur amour serait éternel comme le ciel sans nuage qui couvrait leurs têtes, et aussi charmant que la terre fertile qu'ils foulaient sous leurs pieds. Cependant, la révolution périodique des saisons n'est pas plus certaine qu'il n'était inévitable de voir finir bientôt pour eux ce songe enchanteur.

La première chose qui vint les réveiller, en leur rappelant des souvenirs ou en leur inspirant des craintes qui troublèrent les momens délicieux qu'ils passaient ensemble, fut la réception d'un paquet de lettres qu'un

de leurs domestiques leur apporta en traversant la baye, et qui leur était envoyé par leur banquier à Naples. J'en transcrirai deux seulement : la première était de lady Ormsby.

« Si j'ai tardé si long-temps à vous écrire, c'est qu'en vérité je ne savais de quelle manière commencer. Mon cœur est trop plein pour qu'il me soit possible de vous parler de choses indifférentes; et comment pourrai-je vous entretenir de ce qui seul occupe mes pensées? Si votre conduite m'a fait voir combien peu d'influence je conservais sur vous, ce ne sera point en vous faisant des reproches que je pourrai espérer qu'elle me soit rendue; si votre propre cœur ne vous dit pas combien

vous m'avez fait souffrir; je ne trouverais aucune consolation à vous avouer combien je rougis, et combien je souffre pour vous. J'ai peut-être été vaine et légère, j'ai aimé le monde parce qu'il vous louait tous les deux. Si je pouvais maintenant, en y renonçant entièrement, éviter d'entendre ses sarcasmes et ses railleries : assurément ce ne serait pas pour moi un sacrifice. Mais des devoirs impérieux envers une fille qui a tant de droits à ma tendresse, m'empêchent de prendre ce parti, et me défendent aussi de continuer à avoir aucun rapport avec vous, tant que vous vivrez comme vous vivez en ce moment. Mon seul but, en vous écrivant, est de vous assurer que, lorsque mes

enfans seront malades ou malheureux, ils trouveront toujours en moi l'affection d'une mère.

» Émilie Ormsby. »

L'autre lettre, qui était d'un genre bien différent et datée de Florence, avait été écrite par mistriss Mechlin.

« Ma chère Mathilde, comment avez-vous pu faire une démarche aussi imprudente? Vous vous y êtes prise très-maladroitement avec sir James; vous auriez dû le flatter, et non pas le *brusquer*. Avec un traitement convenable, un mari comme celui-là aurait été aussi aveugle que l'amour lui-même; et la protection d'un mari est une chose très-utile dans toutes les circonstances. On dit ici que sir James avait eu quelqu'idée

de demander le divorce; mais, d'après la manière singulière dont votre fortune a été réglée, les gens de loi l'ont assuré qu'il la perdrait en se séparant ainsi, et qu'autrement il la conserverait. Harry Wordsworth qui est aussi affecté que jamais, et qui fait toujours de mauvaises plaisanteries, dit que le Baronnet est l'homme le plus heureux du monde; car la plupart de ceux qui épousent des héritières ont un sort contraire au sien, ils perdent la fortune et gardent la dame. Vous serez bien aise d'apprendre que toutes les femmes ici sont disposées à vous tuer pour vour punir de leur avoir enlevé lord Ormsby, car sa beauté faisait *fureur* la dernière fois qu'il était à Florence.

Je vous recommande, ma chère, de ne pas dire que je vous ai écrit, car vous savez que cela pourrait me nuire aux yeux de certaines personnes; et je suis toujours guidée par la prudence. Vous pouvez compter que je vous dirai tout ce qui aura quelqu'intérêt pour vous. A propos, on porte beaucoup de longues manches de mousseline, et on continue à *créper* les cheveux. Harry Wordsworth dit qu'avec ces boucles bien roides et ces manches bien empesées, on ne pourrait plus distinguer une belle femme d'un évêque.

« Je suis, etc., etc.

« CAROLINE MECHLIN. »

La première de ces lettres était adressée à lord Ormsby, et il désirait

beaucoup la cacher à Mathilde, car il savait bien quelle peine elle lui causerait, et combien elle serait sensible à des reproches faits par une personne qu'elle estimait autant que lady Ormsby. Ayant donc fini de lire la lettre de sa mère avant que Mathilde fût parvenue à déchiffrer le griffonnage illisible de mistriss Mechlin, il la mit dans sa poche sans en parler; et lorsque Mathilde fut enfin arrivée au bout de sa lecture, et lui fit des questions sur la lettre qu'il avait reçue, il était occupé à parcourir les autres papiers moins intéressans que contenait ce paquet. Les adresses différentes dont les enveloppes étaient surchargées prouvaient qu'elles l'a-

vaient suivi de Rome à Florence, et ensuite de Florence à Naples.

Une de ces lettres était de son avocat qui l'avertissait que ses intérêts souffriraient matériellement, à moins qu'il ne pût retourner en Angleterre avant le terme de la Trinité pour s'occuper d'affaires très-importantes : il n'était plus temps d'y penser alors. Une autre était de son régisseur qui lui parlait de renouveler ses baux pour l'Annonciation, et lui proposait de couper un bois avant que la sève fût montée. Une troisième était d'une de ses connaissances de club qui lui faisait le récit de tous les commérages de la société à laquelle il manquait extrêmement en Angleterre; et une autre encore, d'un ami qui s'occupait

beaucoup de politique, et qui lui demandait son opinion sur une question de la plus grande importance à laquelle il avait pris part autrefois.

Aucun de ces intéressans sujets ne put entrer un seul moment en balance avec l'extrême bonheur dont il jouissait chaque jour davantage avec Mathilde. Il est triste de penser que, tandis que l'homme libre de son choix sacrifie volontairement et sans hésiter le monde et tout ce qui pourrait l'y attirer, la femme dont le cœur est plus sensible, la femme toujours prête à s'oublier elle-même, sentira péniblement les vicissitudes de la fortune quand elles atteindront celui qu'elle aime. Mais l'amour est bien rarement l'affaire exclusive de la vie l'homme,

et il faut convenir qu'en effet elle ne doit pas l'être.

Ormsby, dans sa première jeunesse, s'était beaucoup livré au plaisir et à la dissipation; il est vrai que la satiété fait perdre à toutes les jouissances une grande partie de leur attrait. Mais Ormsby n'était pas au nombre de ceux qui confondent un éloignement momentané pour les amusemens du monde, avec une aversion positive; et il ne lui était jamais entré dans l'esprit de s'engager sérieusement à renoncer à la société. Le hasard lui avait fait retrouver Mathilde, celle dont il n'avait jamais cessé de chérir le souvenir; son ancienne passion s'était ranimée, et il éprouvait pour elle la même ardeur

que dans ses premières amours, le peu de chances qu'il avait eu pour réussir contribua peut-être à l'empressement exclusif avec lequel, sacrifiant toute autre considération, nous l'avons vu se dévouer à parvenir à son but.

Il est juste de dire que pour lui, ainsi que pour Mathilde, loin que la possession eût affaibli son amour, elle n'avait fait qu'en augmenter la vivacité : si leur destinée avait permis qu'ils pussent s'unir honorablement [aux] yeux du monde, aucun couple n'aurait fini sa lune de miel, et surtout ne serait parvenu, comme eux, à la fin de trois mois d'union en offrant plus de chances de la durée de leur bonheur mutuel. Mais une femme comme Mathilde, une femme

qui a tout sacrifié à celui qu'elle aime, qui, d'après le parti qu'elle a pris volontairement, ne peut plus vivre dans la société, ni supporter la solitude, qui est évitée par les autres et qui s'évite elle-même; une femme qui a éprouvé un tel malheur doit être attachée à celui qui est devenu tout pour elle, par un lien bien plus fort que ceux qui unissent ordinairement les personnes mariées. Une épouse vertueuse fait le bonheur de celui dont la position est la plus brillante, et devient sa consolation s'il est obligé de vivre dans la retraite; mais une compagne déchue nous force à abandonner tous les plaisirs et une partie des devoirs de la vie active. Les

obligations contradictoires de son protecteur envers elle, sont telles qu'il lui est presqu'impossible de les remplir toutes également bien ; elle doit être tout pour lui, ou il vaudrait mieux pour elle qu'il ne lui fût rien.

Mathilde, jusqu'à ce moment, avait été tout pour Ormsby; mais lorsqu'en ouvrant le paquet de lettres, ses devoirs envers la société se présentèrent à-la-fois devant ses yeux, qu'il ne put méconnaître les droits que le monde avait sur lui, et l'impossibilité où sa situation présente le mettait de remplir les obligations qu'il lui imposait, sa tranquillité et le bonheur dont il jouissait, et qui était dû en grande partie à l'oubli de tout ce qui n'était pas sa félicité ac-

tuelle, furent extrêmement troublés.

Tandis qu'ils faisaient ensemble leur promenade du soir à travers les vignes dont les grappes parvenues à leur maturité courbaient les branches et touchaient presque les premières vagues de la mer, Mathilde ne put s'empêcher de remarquer combien Ormsby était absorbé par ses réflexions, et elle rompit ainsi un silence qu'il gardait rarement aussi long-temps auprès d'elle.

« Combien je hais les lettres! Il est vrai que je ne crois pas en avoir jamais reçu une seule qui me fût agréable; quelqu'extraordinaire que cela puisse paraître, il me semble que, dans toute votre vie, vous ne m'avez pas écrit un mot, Ormsby.»

« Désirez-vous que je vous procure bientôt l'occasion de goûter ce plaisir? dit Ormsby en souriant. »

«Oh non! ne parlez pas ainsi, même en plaisantant. Je ne puis supporter l'idée qu'une pareille chose soit possible; d'ailleurs je crois que la réception d'une lettre n'a jamais procuré un plaisir positif; c'est tout au plus un léger soulagement aux peines de l'absence; une triste excuse de ce qu'on n'est pas là. Qu'est-ce qu'une correspondance? qu'est-ce que cet échange périodique de la lettre qu'on reçoit avec celle qu'on écrit, en comparaison de ces entretiens sans cesse renouvelés, où le cœur sympathise avec un autre cœur? quelle sécurité pouvons-nous avoir? comment sa-

vons-nous si l'intervalle qui s'est écoulé depuis qu'on nous a écrit, n'a pas changé les sentimens qui sont exprimés dans la lettre ; si l'affection qu'on y témoigne n'est pas refroidie ; si une maladie n'est pas survenue, même pendant que nous trouvons tant de charmes à recevoir l'assurance qu'on nous aime plus que jamais, et qu'on jouit de la santé la plus parfaite ? »

» C'est vrai, dit lord Ormsby, et bien que les lettres puissent « porter un soupir depuis l'Indus jusqu'au Pôle (*).

« *Lettre d'Héloïse à Abeilard.* »

Cependant, qu'est-ce qu'un tel soupir, si on le compare à ces soupirs

(*) « Waft a sigh from Indus to the Pole. »

produits par les sens, qui viennent toucher aussitôt le cœur, et charmer l'oreille par leur touchante et douce harmonie.

Et si, lorsqu'on écrit, continua Mathilde, les expressions les plus tendres perdent une grande partie de leur effet, combien les reproches de ceux qu'on aime ne paraissent-ils pas plus pénibles quand ils sont reçus ainsi, qu'aucun regard affectueux ne vient en adoucir l'amertume, et que ni les prières ni la soumission ne peuvent effacer cet arrêt irrévocable! Le mécontentement de nos amis est doublement difficile à supporter sur le papier.

« Oh! vous avez bien raison, dit Ormsby, en écartant sa main de la

lettre de sa mère, qu'il avait mise dans sa poche, mais qu'il tenait encore, doutant s'il la montrerait à Mathilde. »

« Cette odieuse poste, dit Mathilde, permet aux importuns de nous ennuyer encore de leurs sentimens, même quand nous sommes parvenus à éviter leurs personnes. »

« Mais au moins, reprit Ormsby, nous mettons un terme aux persécutions des lettres, sans avoir à nous reprocher de commettre un meurtre. Si un mois d'août napolitain ne peut nous procurer les moyens de les condamner au supplice du feu, nous pouvons du moins les plonger dans les eaux de l'oubli. » Alors, prenant la lettre de Mathilde, et toutes celles

qu'il avait reçues, à l'exception de la lettre de sa mère, il les déchira en petits morceaux qu'il jetta dans la mer; ces morceaux se mêlèrent en tombant sur cette surface unie et tranquille, et l'on vit flotter ensemble, les plaisanteries frivoles de mistriss Mechlin, les lettres d'affaires de l'avocat, les dissertations du politique, les expressions non moins diffuses du Dandy, et les récits embrouillés du régisseur.

Le tertre, sur lequel ce petit incident se passait, était encore plus délicieux que le charmant pays qui l'entourait. Les jolis bords du petit chemin qui le traversait étaient ornés d'une profusion de myrthes, d'acacias, et d'autres belles plantes,

qui invitaient, d'une manière irrésistible, à jouir du double charme de leur ombrage et de leur parfum. Le sentier, placé au milieu des vignes, qu'on voyait de l'autre côté de la baye, n'était traversé que par les joyeux paysans qui, revenant de leur ouvrage et chantant dans leurs patois des airs gais et simples, venaient animer la scène, sans rien ôter à son charme et à la mélancolie qu'elle inspirait ; à l'horison qui terminait la vaste étendue d'eau qu'ils avaient devant eux, le soleil couchant laissait une trace lumineuse, dont aucune plume ne pourrait donner l'idée, et que le pinceau seul de Claude Lorrain aurait pu peindre.

Je ne sais si on doit attribuer l'effet

dont je vais parler, à l'extrême tranquillité de l'atmosphère, ou à ce que la surface de la mer était encore plus unie qu'à l'ordinaire (ce qui porte quelquefois les sons à une distance incroyable); mais ce fut la première fois qu'Ormsby eut remarqué qu'on pouvait entendre de là le murmure de la voix des hommes qui parlaient dans les rues, et le bruit des voitures qui parcouraient la promenade de Naples.

Le tact de Mathilde était si fin, que, lorsqu'il fit cette observation, elle trouva qu'il y avait dans son ton et dans sa manière, quelque chose qui paraissait indiquer qu'il avait le désir d'aller à Naples; et, dans un instant son parti fut pris. « Ormsby,

dit-elle, vous désirez quitter ce lieu : Dieu seul sait combien je voudrais rester toute ma vie avec vous dans ce paradis terrestre, où vous êtes mon unique pensée, où vous êtes tout à moi, si je ne songeais qu'à satisfaire mes propres désirs. Mais jamais ma tendresse ne m'aveuglera sur les vœux que vous pouvez former, car, si vous êtes heureux, tous les pays me seront indifférens. Je n'ai d'autre espérance, d'autre envie que de vous plaire, et ma plus grande crainte serait de penser que je pourrais gêner vos inclinations. »

Ormsby lui fit les protestations les plus vives pour lui prouver qu'il ne désirait pas changer de lieu, que personne n'était plus heureux que lui;

et, dans ce moment, il sentait ce qu'il disait : mais au bout d'une semaine, ils étaient établis à Naples.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 052951248